

PERIODIQUE TRIMESTRIEL 2023 1^e trimestre
Bureau de dépôt Bruxelles X
P 301014
Ed. resp. O. Maigain, 40 rue de la Charrette,
1200 Bruxelles



PB-PP IB-04265
BELGIE(N) - BELGIQUE

**NUMERO
SPECIAL
UNIQUE(S)**

FEUILLET N° 148

Centre Albert Marinus

Ethnologie, Patrimoine immatériel, Culture



Centre Albert Marinus asbl

Conseil d'administration

Olivier Maingain, président
Maurice Jaquemyns, vice-président
Kathleen Lejeune, trésorière
Pierre Vermeire, secrétaire général
Jean-Paul Heerbrant, administrateur, conseiller scientifique
Christine Verstegen et Francine Bette, administratrices

Membres

Ariane Calmeyn et Jean-Marc Artois

Membres d'honneur

Philippe Smits, Jean-Pierre Vanden Branden, Jacques Vlasschaert, Georges Désir (+), Gustave Fischer (+), Daniel Frankignoul (+), comte Guy Ruffo de Bonneval de La Fare (+), Roger Lecotté (+) et Henri Storck (+)

Equipe

Cécile Arnould, direction
Noemi Del Vecchio, documentaliste-bibliothécaire
Jean-Marc De Pelsemaeker, chargé de mission
Julie de Hemmer Gudme, secrétariat, accueil

Homage

Nous avons appris avec beaucoup d'émotion le décès de Daniel Frankignoul. Administrateur délégué-trésorier du Centre Albert Marinus depuis plus de 40 ans, il a toujours eu à cœur de soutenir et d'accompagner les projets développés pour la sauvegarde et la valorisation du patrimoine culturel immatériel. Nous regretterons sa grande disponibilité, sa précieuse connaissance de l'histoire, en particulier celle de Woluwe-Saint-Lambert, son attachement aux valeurs humanistes et son formidable sens de l'humour. En hommage à son investissement il a été désigné membre d'honneur.

Feuillet du Centre Albert Marinus

Éditeur responsable : Olivier Maingain, 2 avenue Paul Hymans, 1200 Bruxelles

Rédaction, composition, mise en page

Cécile Arnould, Jean-Marc De Pelsemaeker, Marie Pok

Diffusion : 3000 exemplaires

Abonnement : 6 euros par an (4 numéros)

Compte : BE89 0910 2272 3085 (Attention nouveau n° de compte).

Édité avec le soutien de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert et de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale (Francophones Bruxelles).

En couverture : Ado Chale, table *Goutte d'eau*, ca 1969 (D.R. J-M DP - CAM)

Ci-contre : Roxane Lahidji, détail. (D.R. J-M DP - CAM)

The background is a complex marbled pattern. It features large, irregular patches of deep blue and bright white, interspersed with smaller, more delicate areas of gold and light beige. The overall effect is organic and textured, resembling natural stone or a traditional marbling technique.

UNIQUE(S)

Sommaire

Exposition <i>UNIQUE(S)</i>	7
Entretien avec Jean-François Declercq	10
Entretien avec Xavier Lust	14
Entretien avec Ilona et Pierre Chale	20
Entretien avec Bernard François	24
Entretien avec Jean-François Van Assche	28
<i>Quand les machines répliquent</i> par Marie Pok	38
Présentation des artistes de l'exposition <i>UNIQUE(S)</i>	40

Pour sa nouvelle exposition au Musée de Woluwe, ancienne maison Devos, le Centre Albert Marinus, a choisi de rendre sa fonction première à cette résidence atypique de la fin du XIX^e siècle. Tables, chaises, consoles, bibliothèques, luminaires, miroirs, tapisseries, verrerie, céramique... reconstitueront un lieu de vie dans cette maison qui abrita, en son temps, les meubles et les collections d'Emile Devos. Féru d'art, bâtisseur et premier occupant du lieu, il fit appel à de nombreux artisans d'art pour l'aménagement intérieur et le mobilier de sa maison : ébénistes, sculpteurs, céramistes...

L'exposition *UNIQUE(S)* met, en effet, à l'honneur les métiers d'art appliqués à la création contemporaine de mobilier et d'objets usuels. Des matériaux les plus nobles aux matières novatrices, vous découvrirez, à travers les réalisations de plus d'une quarantaine de créateurs belges et étrangers de réputation internationale, comment ces concepteurs actuels perpétuent le précieux savoir-faire des artisans d'art. Ces techniques, transmises de génération en génération de manière orale, sont une facette importante du patrimoine culturel immatériel qu'il importe de préserver et de valoriser. Ce projet s'inscrit, en l'occurrence, pleinement dans les missions du Centre Albert Marinus qui est reconnu comme expert près l'UNESCO depuis 2016 pour la protection et la promotion du patrimoine culturel immatériel

Pour cette exposition, le Centre Albert Marinus, s'associe avec le Centre d'innovation et de design au Grand-Hornu, dirigé par Marie Pok, et Atelier Jaspers, fondé par Jean-François Declercq. Je salue cette remarquable collaboration avec des partenaires institutionnels d'excellence.

S'inscrivant dans une volonté d'ouverture et de sensibilisation du plus grand nombre à la culture et à l'art, l'accès aux expositions du Centre Albert Marinus est gratuit. Une médiation culturelle est proposée à tous les visiteurs pour les inviter à voir, notamment l'univers de la création contemporaine à travers des pièces exceptionnelles trop souvent réservées à un groupe restreint d'initiés.

Cette exposition offre également l'occasion de redécouvrir une très belle pièce du patrimoine artistique communal, une table du modèle *Goutte d'eau* de l'artiste bruxellois Ado Chale. Acquisée par la commune dans les années 70 pour prendre place dans les salles d'accueil du château Malou, elle est aujourd'hui restaurée et conservée au Musée de Woluwe.

Olivier Maingain
Bourgmestre chargé de la Culture
Président du Centre Albert Marinus asbl



UNIQUE(S)

Le Centre Albert Marinus vous invite à l'occasion de son exposition *UNIQUE(S)* à explorer un univers trop souvent réservé à un public d'initiés, celui de la création contemporaine de mobilier et d'objets utilitaires communément appelé le design d'art.

Pièce d'orfèvrerie en argent martelé, console en bois brûlé, tapisserie incrustée de fils métallique, bijoux composés d'éléments inattendus, céramiques aux textures étonnantes, luminaire en sel, vase en cire naturelle, tabouret conçu grâce aux propriétés électromagnétiques, vitraux polychromes, cuir finement gainé, cabinet en marbre translucide... A travers les réalisations d'une cinquantaine de créateurs contemporains de renommée internationale, ce sont des pièces exceptionnelles que nous vous invitons à découvrir dans le cadre intimiste et atypique du Musée de Woluwe. Des œuvres qui, le plus souvent, sont réservées à des collectionneurs, des spécialistes en la matière, des galeries ou de grands musées. Pour cette occasion, le Centre Albert Marinus a travaillé en collaboration avec des partenaires institutionnels d'excellence : le Centre d'innovation et de design au Grand-Hornu et Atelier Jaspers (Jean-François Declercq) qui nous ont apporté leur expertise et nous ont ouvert les portes de leurs collections et leur carnet d'adresses pour vous proposer une sélection des plus intéressantes.

C'est est effet un large panel de créateurs pratiquant des disciplines variées qui vous est présenté, partant d'artistes qui ont démarré leur carrière dans les années 60 à de jeunes talents dont la renommée est déjà bien affirmée. Tous ont en commun de s'inscrire à la frontière entre beaux-arts et arts décoratifs, associant qualités esthétiques indéniables aux impératifs de la fonctionnalité. Beaucoup s'attachent aussi à intégrer dans leur processus des notions de durabilité et de respect de l'environnement. Parmi la cinquantaine d'artistes dont les œuvres sont exposées, plus de la moitié sont belges ou vivent en Belgique et s'inscrivent comme de grands noms de la création contemporaine bien au-delà de nos frontières. Preuve de la vivacité et de la qualité de la scène artistique belge.

Par-delà l'esthétique des œuvres, c'est à leur processus de fabrication que nous nous intéressons. Après avoir largement mis à l'honneur les traditions populaires, Le Centre Albert Marinus, reconnu comme expert près l'UNESCO en matière de patrimoine culturel immatériel depuis 2016, entend innover en vous proposant d'explorer une autre facette de ce précieux héritage : les métiers d'art.

Bien loin de la création industrielle de mobilier ou d'objets utilitaires, l'exposition *UNIQUE(S)* s'inscrit dans la valorisation du patrimoine immatériel du geste de l'artisan d'art, à travers la création de pièces uniques ou réalisées en petites séries et peaufinées individuellement.

**Ci-Contre : Goudji, sans titre, grand plat en argent martelé, cristal de roche et pierres semi-précieuses.
(D.R. J-M DP - CAM)**

Travail du bois, de la terre du métal, du cuir, bijouterie, tapisserie,... Ces artistes ont en commun de perpétuer le savoir-faire ancestral des artisans d'art. Autant d'expertises séculaires qui garantissent l'excellence dans la création contemporaine. Ces techniques, transmises de génération en génération, souvent de manière orale, sont une partie intégrante du patrimoine culturel immatériel qu'il importe de perpétuer.

Ces créateurs actuels sont les transmetteurs de pratiques ancestrales, mais ils contribuent aussi, par leurs expérimentations et leurs recherches, à repousser sans cesse les limites techniques des matériaux pour les sublimer en autant de créations novatrices. Ils contribuent ainsi à l'enrichissement d'un savoir vivant transmis aux générations futures.

La préparation de cette exposition fut l'occasion de belles rencontres, le privilège d'aller à la rencontre des artistes dans leur atelier, de se faire expliquer leurs outils, leurs techniques, d'admirer leurs créations en genèse, parfois même de les voir au travail. Ces rencontres, nous vous inviterons à les partager au fil de l'exposition, grâce à de petites vidéos qui vous plongeront dans le secret de certains ateliers. Au plus près des mains de l'artiste, vous découvrirez les techniques utilisées, le processus de création, la naissance de pièces exceptionnelles. Afin de vous faire pleinement découvrir toute la richesse de cet artisanat d'art appliqué à la création contemporaine, l'équipe du Centre Albert Marinus poursuit sa tradition de médiation culturelle dynamique en accompagnant les visiteurs au gré de la visite pour donner toutes les explications souhaitées.

En conclusion, nous nous ne résistons pas à l'envie de partager cet extrait d'un écrit d'Albert Marinus qui témoigne de sa fascination pour l'artisanat d'art.

"S'emparer d'une matière : bois, fer, terre, verre, etc., la travailler, la modeler, la battre, la polir, la teinter, la ciseler ; (...) faire jaillir un objet aux formes séduisantes, une œuvre pleine de beauté et de charme, quelle satisfaction ! Au fur et à mesure que l'œuvre se dessine, la corriger, la parfaire, la retoucher ! Se rendre compte que cette transformation est votre fait, le résultat de votre effort, celui de vos muscles et celui de votre esprit, votre œuvre enfin ! Comment ne pas en éprouver une émotion, un certain orgueil même, une joie saine ! Là est le principal avantage du métier d'art, sa supériorité sur n'importe quel métier mécanique. Il a quelque chose de personnel. L'individu s'incorpore à l'objet, il s'y voit, s'y reconnaît, participe à sa vie. C'est son œuvre, son enfant."

Albert Marinus, *Rénovation des métiers d'art*, pp.109-110, 1947. Fond Marinus, M43

UNIQUE(S)

Du 14 avril au 9 juillet 2023

Du mercredi au dimanche de 13h à 17h

(dernière entrée 16h30). Entrée gratuite.

Visites guidées de groupe sur réservation

8€/personne : gratuit pour les étudiants, écoles et personnes en situation de handicap.

Visites guidées pour les membres du Centre Albert Marinus sur réservation

6 Euros par personne.

Les mercredi 17 mai et 21 juin à 14h et samedi 20 mai et 24 juin à 14h

Musée de Woluwe Museum, 40 rue de la Charrette, 1200 Woluwe-Saint-Lambert

Information et réservation : 02.762.62.11

centremarinus@woluwe1200.be

www.albertmarinus.org





Jean-François Declercq à la fenêtre de la maison-atelier d'Oscar Jespers (D.R. S. Vanderstichele)

Entretien avec Jean-François Declercq

Jean François Declercq s'intéresse d'abord aux grands architectes-designers du début du XX^e siècle avant de se passionner pour le design contemporain. Tout à la fois collectionneur, mécène, marchand ou curateur, il entend faire partager son amour du design au plus grand nombre, à Bruxelles à Paris et bien plus loin, car l'homme aime bouger, se renouveler.

Aux côtés des talents confirmés qu'il met à l'honneur, il fait montre d'un œil aiguisé pour dénicher de jeunes créateurs dont bons nombres seront, sans conteste, les grands noms de la scène artistique de demain. Jean-François avec qui nous collaborons depuis de nombreuses années entre autre lors de l'exposition *Jaspers dans sa maison* est aujourd'hui partie prenante de l'élaboration de l'exposition *UNIQUE(S)*, à laquelle il apporte son expertise et sa connaissance pointue de la création contemporaine.

Centre Albert Marinus : Comment est née cette passion pour le design?

Jean-François Declercq : Adolescent, je passais tous les jours devant un magasin où était exposée une lampe *Ara* de Philippe Starck, j'ai été happé. J'adorais, j'ai fini par l'acheter. C'était la première pièce de ce qui allait devenir une collection et une passion, une véritable évasion. J'ai collectionné les meubles en plastique des années 70'. Dans les années 2000, bien avant que ce ne soit à la mode, je me suis intéressé au design scandinave. Et puis, j'ai découvert Jean Prouvé, cela a pris le pas sur tout le reste. Mon intérieur était entièrement meublé de Jean Prouvé, Charlotte Perriand et Le Corbusier.

CAM : 2015 a été une année charnière?

JFD : En 2015, j'ai eu l'opportunité de louer la maison - atelier du sculpteur Oscar Jaspers située à Woluwe-Saint-Lambert. De style Art Déco, elle a été conçue par Victor Bourgeois en 1928, c'est un espace qui, au départ, avait une vocation plus industrielle. A la mort de Jaspers il n'a plus été accessible au public pendant quarante ans. J'ai tout de suite adoré la lumière qu'il y a dans cet atelier. J'en ai fait une maison d'habitation mais aussi d'exposition, ce qui lui redonne un peu de sa fonction première. En parallèle, à l'époque j'avais déjà constitué une importante collection, Frédéric Chambre de la maison de vente *Piasa* m'a proposé de la mettre en vente. Je me retrouvais donc avec un espace vide, j'ai eu envie d'exposer des créateurs dans mon lieu de vie : vivre quelques mois avec les pièces présentées, puis les voir partir ... et recommencer avec d'autres.

CAM : C'est à cette époque aussi que vous commencez à vous intéresser au design contemporain?

JFD : J'ai commencé à m'y intéresser par hasard. Au départ, j'avais un regard un peu suspicieux car j'avais souvent l'impression de redites par rapport à des meubles historiques.

C'est Ben Storms qui m'a fait aimer design contemporain. En 2014, à la *Foire de Milan*, j'ai découvert sa table à tréteaux *In Vein*. Le dessus est en marbre, le dessous est en acier inoxydable qui devient un miroir quand on bascule le plateau. J'ai été happé, comme je l'avais été par la lampe de Starck. C'est la première fois que j'étais autant séduit par une pièce contemporaine. J'ai fait le tour de la table, je me suis accroupi, j'ai même été sous le plateau et là, une voix m'a dit

"Bonjour". C'était Ben Storm, le créateur, il est belge, il habite Anvers et j'avais dû venir en Italie pour le rencontrer!

Peu après, le magazine *AD España* est venu faire un reportage sur l'Atelier Jaspers où je venais d'emménager. Je n'avais pas de table de salon. Je lui ai demandé de m'en prêter une pour les photos. Il est venu avec d'autres créateurs et sept ou huit pièces. Ils ont aménagé un espace avec uniquement du design contemporain. Sur un coup de tête je leur ai proposé de montrer leurs meubles dans l'Atelier Jaspers dans le cadre de *Brussels Design September*. C'est la première exposition que j'ai organisée dans la maison... aujourd'hui j'en suis à la septante-neuvième.

CAM : Vous exposez des artistes confirmés mais aussi de jeunes créateurs?

JFD : Le but de toutes les expositions que j'organise, à l'atelier Jaspers ou en dehors, ou auxquelles je participe comme curateur, c'est de susciter l'engouement d'un public plus large pour le monde du design qui reste trop souvent un "entre soi" et c'est dommage.

J'expose des créateurs dont le travail est connu et reconnu, mais je fais aussi découvrir de jeunes talents auxquels je crois. Il y a un formidable vivier de jeunes designers belges très doués, je suis fasciné par leur énergie créative. Je fonctionne au coup de cœur, je suis attiré par certains objets et j'aime sortir des sentiers battus. J'ai été parmi les premiers à m'intéresser au travail de Jean Prouvé. Quand j'achetais du mobilier des années 70/80 tout le monde se moquait de moi et aujourd'hui c'est la tendance. C'est pour cela aussi que je développe des départements contemporains dans les salles de vente, 80% de ce qu'on y propose sont des choses qu'on voit depuis 50 ans, il faut un renouveau.

CAM : Comment savoir si un meuble est "une mode" ou s'il va durer dans le temps?

JFD : Les pièces parlent d'elles-mêmes, on voit tout de suite si un meuble est bien fait. Il y a l'importance que le créateur apporte aux finitions : par exemple, si les parties moins visibles, comme l'arrière, sont aussi bien finies que l'avant.

En ce moment, il y a une vague de design plus tournée vers l'ornementation, loin du *Functional art*, ça me parle moins. Le côté ornementation ne m'intéresse pas trop. J'ai plus de sensibilité pour les artistes qui vont au combat avec la matière. C'est intense, ils partent d'un projet et puis ça évolue selon la façon dont la matière réagit. Je suis fasciné par l'aspect brut des pièces découpées au gabarit et l'utilisation de techniques anciennes. Souvent, ils commencent par faire un prototype, voient comment cela évolue et réalisent le dessin après pour toutes les questions techniques de résistance des matériaux, etc. Le procédé m'intéresse plus que la finalité, mais il faut que ça reste beau et surtout équilibré. J'accorde beaucoup d'importance aux proportions.

CAM : Va t-on vers plus de séries limitées et de pièces uniques?

JFD : Oui, il y a une volonté de se démarquer des autres, le design devient un produit patrimonial, le public veut des pièces rares. Mais je ne sais pas si c'est une bonne chose : d'une part le côté financier commence à prendre le pas sur le reste, et d'autre part les créateurs qui marchent ont tendance à exploiter leur filon et à faire toujours des choses du même style puisque ça se vend, ils se renouvellent moins. J'aime bien les artistes qui osent se lancer dans de nouvelles explorations de nouveaux défis.



Ben Storms, *In Vein*, table miroir dans la maison Jaspers (D.R. Filip Dujardin)



Entretien avec Xavier Lust

Diplômé en architecture d'intérieur, Xavier Lust est un des grands noms du design belge, reconnu sur la scène internationale. L'originalité de son travail réside dans la mise au point d'une technique novatrice de (dé)formation des surfaces métalliques qui, par une tension presque organique, donne une dimension à la fois épurée et particulièrement esthétique à ses réalisations. Ses pièces sont présentes dans de nombreuses expositions internationales, et également dans l'espace public puisqu'il crée du mobilier urbain pour diverses villes. Il collabore avec de grands éditeurs de mobilier et réalise en parallèle des pièces uniques et des séries limitées pour le milieu de l'art et des collectionneurs.

Xavier Lust : Après mes études j'avais une soif de réaliser, de matérialiser, mais j'ai commencé avec zéro moyen, zéro relation, zéro contact, je n'avais pas d'autre choix que de tout faire moi-même. Je faisais des prototypes avec des matériaux de récupération, des tubes, des barres dont une "chaise circulaire" qui a eu un certain succès sur Instagram il y a quelques temps. Me retrouver devant le premier paravent que j'avais réalisé, c'était une grande émotion, la satisfaction d'avoir réussi. Mais j'avais une vision sérieuse, tous les objets devaient être reproductibles en série, faire des pièces uniques n'était pas l'idée. On était à l'époque de Philippe Starck, du discours du design humaniste : la qualité pour tous, la diffusion mondiale c'est très excitant. J'adore ça, c'est fabuleux de dessiner un bougeoir pour *Driade* et un jour, en voyage, de le voir, par hasard, dans une vitrine à Tokyo.

CAM : Comment avez-vous commencé à commercialiser vos créations?

XL : J'ai été voir *Tradix*, l'importateur de *Moroso* et *Kartell*. J'ai produit des étagères *Virgo* en acier noir avec une finition canon de fusil, des tables en aluminium et des miroirs pivotants *Vice Versa*. Je devais organiser moi-même la production. Je travaillais avec une usine à Anvers pour plier et faire cintrer les tôles. Ça prenait beaucoup de temps car je devais parfois ajuster les modèles, faire de petites rectifications. Je n'avais plus le temps de créer, alors j'ai annoncé à *Tradix* que j'arrêtais.

CAM C'est à ce moment-là que vous avez mis au point votre technique de pliage?

X.L. : J'avais cette première expérience de pliage. Je me retrouvais devant une table blanche comme devant une feuille blanche. Je me souviendrai toute ma vie de l'instant où j'ai eu cette idée de pliage 3D. A l'époque je ne travaillais pas encore sur ordinateur, donc j'ai envoyé un fax à l'usine en demandant de faire un essai, de prendre des carrés, des rectangles et de les plier comme-ci, comme ça. Et un jour, le camion de l'usine était devant chez moi, avec ma commande et ça fonctionnait!

Alors j'ai dessiné mes premières chaises *T Chair* et puis *Le Banc*. C'était épique, je n'avais pas trente ans et je venais dire au plieur à Anvers qui travaillait le métal depuis trente-cinq ans : "maintenant tu vas plier autrement." Donc il y a eu un blocage psychologique, tout était raté.

Alors je suis allé à l'usine, à côté du technicien à la machine, et cela a marché. J'ai appris beaucoup de choses sur les matériaux. Il fallait comprendre l'épaisseur du métal, quel alliage d'aluminium. C'est compliqué car certains alliages sont plus durs que d'autres. Il y en a qui conviennent pour le pliage d'autres pas. Il fallait trouver la bonne épaisseur pour que ça marche.

CAM : Cette transmission de savoir-faire a déclenché d'autres idées?

XL : Fin 1999, le premier banc est sorti. Il était plus petit, en acier plus fin pour que ça ne coûte vraiment pas cher, l'idée était de faire quelque chose d'accessible au plus grand nombre. Pour moi, c'était ça le principe du design industriel. Voyant que je n'étais pas tout à fait satisfait, le plieur m'a dit : "Tu sais Xavier, quand tu doubles l'épaisseur, tu multiplies par quatre la résistance". C'était un moment furtif, ça a duré dix secondes. Sur la route en rentrant, j'y ai repensé et j'ai su ce que je devais faire : je suis revenu avec un nouveau dessin de banc plus long, avec une double d'épaisseur d'aluminium et du premier coup c'était parfait.

Sans l'expérience de cette personne qui connaissait énormément de choses sur le métal, je n'y serais pas arrivé aussi vite, c'est en ça que le savoir-faire est tellement important, ces expériences sont inouïes. Il y avait aussi l'aspect humain, on avait une affection et un respect mutuel, sans cela il ne m'aurait peut-être rien dit.

Cela m'a permis de créer ce modèle de banc qui est vraiment une innovation. On ne peut pas dessiner la courbe, c'est le pliage de la matière qui la crée, c'est une approche tout à fait nouvelle. Il y a quelque chose dans la forme qui parle à notre corps, pas de manière intellectuelle, mais de manière vibratoire. Tout le monde à une attirance, un bon rapport, avec cet objet et il se prouve, avec le recul, qu'il est totalement intemporel.

CAM : Cette nouvelle technique vous a ouvert des portes?

XL : En avril 2000, j'ai investi dans un stand au salon *Satellite* de Milan, j'ai eu un succès énorme avec *Le Banc*, j'ai rencontré le gratin du monde du design, tous les éditeurs : *Kartell*, *Bellini*, *Terrence Conran*, *Zanotta*, *De Padova*, *MDF Italia*, *Boffi*.

J'ai négocié mon premier contrat avec *MDF Italia*, en imposant que ce soit fabriqué en Belgique pour garder les secrets de fabrication. On a développé la grande table et la table *PicNik*. C'est le rêve : avoir une diffusion mondiale, c'est passionnant, grisant. J'adore la sensation de dessiner le monde de demain.

CAM : Et il y a eu une autre rencontre avec un autre artisan du métal

XL : J'ai commencé à travailler avec la société liégeoise *Georis* particulièrement bien équipée. Là aussi il y a eu transmission de savoir-faire et d'expériences : par exemple simplement le maniement du marteau. Au début je ne comprenais pas pourquoi l'ouvrier tapait à un endroit pour que ça se redresse ailleurs. Au fil du temps j'ai appris énormément, j'ai compris, c'est impossible d'acquérir ce savoir sans toucher la matière ou sans avoir été dans des usines travailler avec les gens qui connaissent leur métier.

CAM : Vous avez travaillé pour des secteurs très différents

XL : En 2006, j'ai commencé à collaborer avec *Carpenters Workshop Gallery* qui débutait à l'époque et est aujourd'hui très connu. La collaboration a duré trois ans. J'ai aussi fait du mobilier urbain, j'ai des projets d'architecture, j'explore des domaines différents, ces expériences sont enrichissantes, car on ne travaille pas du tout de la même façon avec un éditeur, un galeriste ou un pouvoir public. Depuis 2017, je travaille avec la *Galerie Ralph Pucci* aux Etats-Unis, mes pièces y sont très appréciées, ce qui permet d'avoir une gamme de prix plus élevés. Aux Etats-Unis, c'est une toute autre mentalité.



Xavier Lust - *Oudjat*, console - siège d'entrée, laiton patiné. (D.R. Frederik Vercruyse)

Les clients veulent quelque chose de rare, d'exceptionnel, si ce n'est pas cher, ça n'a pas de valeur. Les gens ne discutent pas le prix. Alors qu'en Europe tout le monde négocie.

CAM : Qu'est-ce qui vous a amené à travailler en plus petites séries?

XL : En 2008, il y a eu une grosse crise économique en Italie, beaucoup de sociétés de production ont été rachetées par des groupes financiers. Ils n'ont pas de sensibilité pour le design, ils veulent juste que cela se vende.

En parallèle, un phénomène a commencé fin des années nonante : l'explosion du marché de l'art, du mobilier "vintage", de la peinture etc. Il fallait accompagner les collections de tableaux avec du mobilier qui soit aussi rare que les tableaux. Rien de tel qu'une belle console contemporaine en dessous d'un magnifique tableau. La demande pour du mobilier de collection a augmenté. C'est comme cela qu'est apparu le Design d'Art, qui porte très mal son nom car ce n'est pas du design dans le sens "production industrielle". Le Design d'Art se nourrit du design, ce sont des pièces destinées aux collectionneurs.

C'est un peu mon parcours, j'ai commencé par faire des modèles produits industriellement et aujourd'hui je peux faire ce que je veux, des séries limitées ou des pièces uniques. J'ai récemment dessiné un bar : une sorte de sculpture en bois peint or qui cache un volume secret avec des panneaux qui coulissent, il sera tiré en très peu d'exemplaires.

CAM : On est presque dans le domaine de la sculpture?

XL : Une sculpture avec une touche fonctionnelle mais le sujet n'est pas là, c'est le prétexte pour faire une création. Le côté utilitaire est le fil conducteur de mon travail, c'est un axe qui me convient et je trouve que c'est une démarche assez humble comparée à celle d'un artiste qui n'a que son intériorité pour créer une œuvre.

Parfois, j'en arrive à des objets qui sont moins fonctionnels comme *Réfecteur*, une évolution d'un miroir mais qui n'a pas la prétention d'être utile, si ce n'est d'animer l'espace en lui donnant une dimension supplémentaire.

CAM : Vous utilisez des techniques novatrices comme l'impression 3D?

XL : En 2007, j'ai fait des lampes pour *MGX by Materialise*, mais je m'y intéressais bien avant. Le problème c'est le coût, c'était trop cher pour que ce soit un succès commercial. Maintenant ça se démocratise un peu, et avec le marché de la série limitée ou de pièces d'exception tout est vendable.

CAM : On peut utiliser l'impression 3D avec le métal?

XL : Oui, maintenant on peut vraiment imprimer en métal. L'impression 3D ouvre beaucoup de possibilités. J'ai conçu le trophée du festival *Les Magritte du Cinéma* en impression 3D, avec des finitions exceptionnelles. J'adore les défis, repousser les limites. Le fait d'avoir de nouvelles possibilités techniques ou technologiques influencent ma création, c'est passionnant.

CAM : La qualité des finitions est essentielle?

XL : Pour moi le design doit être quelque chose de tout à fait abouti. Il n'y a pas de compromis sur la qualité de la finition. Cela nécessite parfois de nombreuses heures de travail par des ouvriers qualifiés ou par moi, mais ce n'est pas expédié tant que ce n'est pas parfait.

Entretien avec Ilona et Pierre Chale

Atelier Ado Chale

Internationalement connu pour ses meubles composés de mosaïques de pierres fines ou semi-précieuses, ses lampes ornées de géodes ou de cristaux et, bien sûr, pour sa célèbre table *Goutte d'eau*. Ado Chale (Bruxelles, 1928), autodidacte, entame sa carrière au début des années 60. Très vite, ses créations connaissent un succès qui ne se démentira plus. Prisé des collectionneurs et des grandes institutions, son mobilier a été utilisé pour décorer des enseignes prestigieuses comme le magasin Dior à Londres, la boutique Hermès à Paris. Il réalisera entre-autres le salon d'accueil de l'Union Minière de Bruxelles en 1983 et une table ornée d'une mosaïque en relief composée de cinq mille cabochons d'onyx noir, contenant cent nonante-six alcôves remplies de diamants bruts, rubis, saphirs jaunes et diamants noirs, pour la salle du trésor du Musée du Diamant à Anvers en 1994. Le Palais des Beaux-Arts de Bruxelles lui consacre une grande rétrospective en 2017.

Sa passion pour la minéralogie inspire ses modèles les plus emblématiques. Des plages du Cap Blanc-Nez au désert de l'Arizona, des carrières de sable de grès à Fontainebleau, aux mines d'agate d'Idar-Oberstein, en Allemagne, en Inde ou en Afghanistan ;... Tout au long de sa vie, l'artiste ne cessera de "chiner la terre" aux quatre coins du monde pour recueillir les éléments qui servent de base à ses créations. Malachite, jaspe, hématite, agate, quartz fumé, œil de tigre, turquoise, lapis-lazuli, pierre de lune, azurite, cristal de roche, améthyste... Autant de pierres qu'Ado Chale intègre dans des structures en métal, bronze, acier brossé, laiton, ou aluminium pour composer du mobilier et des objets de décorations uniques, façonnés à la main. L'art et l'excellence du savoir-faire appliqués à la création d'objets usuels.

Il y a une quinzaine d'années, alors âgé de 80 ans, Ado Chale ne peut plus assurer le travail seul, ses enfants, Ilona et Pierre, ont pris la relève et entendent s'inscrire dans la droite lignée des créations de leur père. Ils nous reçoivent dans l'atelier Ado Chale, niché derrière une façade rose, rue Lens à Ixelles.

Dès l'entrée, on est plongé dans l'univers du créateur, des plateaux de tables déclinent une infinie variété de mosaïques de pierres. Elles côtoient un étonnant bureau, la structure réalisée en tôle d'acier, soudée par le sculpteur Koenraad Tinel, est surmontée d'un plateau, composé par Ado Chale en marcassites du Cap Blanc-Nez. Au mur une facette moins connue du travail de l'artiste : des tableaux en papier déchiré, réalisés dans les années 90, dont l'idée lui a été inspirée par une simple serviette en papier bicolore.

Dans l'atelier, deux tables en mosaïque d'hématite sont en cours de travail ainsi qu'un plateau en mosaïque de poivre. "Je suis à court de poivre, nous confie Pierre Chale en souriant, je dois les trier c'est un travail très long". Plus loin sur un panneau incliné une mosaïque en bouton d'os est en cours d'élaboration. Un travail de précision qui demande une grande concentration. "Tout le monde



Ilona et Pierre Chale dans l'atelier Chale. (D.R. J-M DP - CAM)

est capable de faire une mosaïque, de mettre côté à côté des petits bouts de pierre ou d'os, explique Pierre Chale. Et pourtant ce n'est pas donné à tout le monde de bien les placer, il y a une manière de faire. Chacun y met son regard, son émotion, son ressenti par rapport à la matière, c'est ça qui est intéressant. A travers une mosaïque on peut ressentir la sensibilité de chacun, comment il pose son regard sur ce qui l'entoure et ce qu'il arrive à retranscrire. C'est un travail méditatif. On peut presque ressentir à quoi le créateur rêve pendant qu'il réalise sa pièce".

Sur les murs courent des étagères où sont conservées les multiples pierres collectées par Ado Chale tout au long de sa vie et qui servent, aujourd'hui encore, à la création des meubles Chale.

Centre Albert Marinus : Comment s'est passé la transmission entre votre père et vous?

Ilona Chale : Très naturellement, depuis tout petit, on est imprégnés de son travail, des matériaux qu'il utilise, de cette passion qui l'anime, on a grandi là-dedans. Il y a une quinzaine d'années, on a commencé à prendre le relais, les rôles se sont imposés en fonction des compétences de chacun. Pierre travaille à l'atelier et je suis l'ambassadrice du travail de mon père et de l'Atelier Chale. Aujourd'hui notre père a nonante-cinq ans et sa santé ne lui permet plus de travailler, mais c'est toujours comme s'il était avec nous dans l'atelier.

Pierre Chale : Mon père a toujours laissé la liberté à chacun de s'exprimer, il n'a jamais mis de barrière, il a toujours voulu que chacun fasse ce qu'il veut avec les idées qu'il a et laisse libre cours à son imagination, sa réflexion, sa démarche. A une époque, ses amis, tout ceux qui passaient dans l'atelier pouvaient participer, s'exprimer, mon père avait une grande ouverture d'esprit.

J'ai grandi dans l'atelier, je n'ai rien appris, je suis tombé dedans. Son travail m'a toujours passionné, le résultat est extraordinaire, c'est toujours une surprise, une pièce unique. Derrière moi il y a 60 ans de création, je ne compose rien, j'interprète le travail de mon père, j'essaye d'être le plus juste et le plus respectueux.

CAM : Pouvez-vous faire évoluer le travail?

Pierre : Evidemment c'est dur de ne pas le faire, voire impossible de reproduire le travail de quelqu'un, chacun a son œil, son regard, on voit les choses différemment, chacun a sa sensibilité, ses humeurs. Je fais quelques tables avec des pierres que mon père n'utilisait pas, j'essaye de retrouver ses anciens modèles, je reprends des dessins qu'il a fait dans les années 70, mais toujours en gardant cette ligne que mon père a mise en place, je reproduis, je n'invente rien.

CAM : Réalisez-vous de nouvelles pièces?

Ilona : On met un point d'honneur à respecter la lignée d'Ado Chale, c'est lui le créateur, on n'est pas là pour créer de nouveaux objets, on est là pour honorer son travail et son œuvre dans ses règles et ses habitudes. Il n'y pas de nouveauté, mais il y a des modèles très anciens qu'il a dessinés, qui avaient pas ou peu été réalisés et que l'on remet en lumière. Comme toute la collection avec des noms de planètes, *la Lunaire, la Solune, la Volcanique...*

Il y a aussi la table *Joséphine*, c'est un hommage, c'était le nom de sa maman, notre grand-mère. Il avait fait un dessin en 4 parties, on a décidé, avec son accord, de faire un modèle en édition limitée, une en bronze et une en aluminium. C'est un modèle qui parle plus à des collectionneurs ou aux amateurs d'objets rares.

CAM : Qu'est ce qui a donné à Ado Chale l'idée d'utiliser des matériaux plus inattendus comme les grains de poivre?

Pierre : Dans les années 90, les tables en mosaïques de minéraux marchaient un peu moins bien, il a commencé à utiliser des grains de poivre. C'est un matériau moins onéreux et original. Quand il a commencé j'avais 10-15 ans, je me souviens très bien de cette période de recherche pour voir quel poivre convenait, quelle résine utiliser.

C'est un travail très minutieux : on reçoit les sacs de 100 kg et il faut passer les grains au tamis, les trier et enlever ceux qui sont flétris ou trop noirs. Ensuite, on les place sur le plateau de table un par un, on couvre de résine et puis on ponce jusqu'à mi-grain, ce qu'on voit c'est l'intérieur du grain de poivre. On utilise de la résine transparente ou noire. Ce sont deux styles différents : avec la résine transparente c'est plus chaud, avec la résine noire il y a plus de contraste. Personnellement, je préfère la résine noire, cela fait mieux ressortir les grains de poivre.

Mon père a aussi travaillé à partir d'autres matériaux singuliers et plus inattendus comme du bois pétrifié découvert dans le désert d'Arizona, des lamelles d'os, des touches de piano en ivoire, des boutons en os ou en nacre, ...

CAM : Une pièce Ado Chale emblématique?

Ilona : Le modèle le plus connu et reconnu même au-delà des frontières belges, c'est la table *Goutte d'eau*. Les premières tables de ce modèle, dans les années 60, étaient rondes et s'appelaient *Soleil Maya* car elles faisaient penser à l'art précolombienne. Et puis ça a évolué, le nom a changé car le côté "goutte d'eau" était tellement évident, plus que *Soleil Maya* qui était plutôt allégorique. C'est un modèle intemporel qui va dans beaucoup de décors.

Ce qui identifie aussi les tables Ado Chale c'est le piètement tripode. Au début il y a eu des piètements en bois fruitiers ou exotiques et d'autres modèles de pieds, notamment "biométriques". Mais très vite Ado Chale a eu cette idée de tripode en métal qui fonctionne avec tous les modèles. Selon la taille il y en a deux, trois, quatre, cinq voire dix, c'est vraiment une caractéristique de son travail. On voit une table de loin, on voit les tripodes : c'est une Ado Chale!

Il y a d'autres créations, moins connues du grand public qui sont emblématiques : le meuble *Boule*, qui date de 1973, a été cité dans un livre édité par Assouline comme étant une des cent pièces iconiques du XX^e siècle.

CAM : Ado Chale a travaillé avec des artisans d'art, le meuble Boule en est un bon exemple

Ilona : Il en a dessiné la forme et le bâti a été réalisé par un ébéniste, M. Smoes, un homme très discret mais un artisan qui faisait un travail extraordinaire. Ensuite Ado Chale l'a recouvert d'une mosaïque de schiste. C'est un meuble unique, très compliqué qui a été réalisé avec une précision remarquable, une véritable prouesse, il date de 1973 et il n'a pas bougé depuis. C'est un meuble moins connu que les tables *Goutte d'eau* ou en mosaïque de minéraux mais qui est reconnu des collectionneurs et des spécialistes.

Ci-contre : Préparation d'un plateau de table en boutons d'os, 2023. (D.R. J-M DP - CAM)





Entretien avec Bernard François

Orfèvre, formé à l'Ecole des Métiers d'art de Maredsous, dans les années 60, à une période où la conception de bijoux est très classique et utilise principalement des matériaux "nobles" or, argent et pierres précieuses, Bernard François (Bruxelles) va résolument bousculer les codes et ouvrir la porte à l'utilisation de matériaux tout à fait inhabituels qui signeront définitivement son style : aluminium, plexiglas, acier, inox, titane et même ...tissus. Au fil du temps, la couleur prend une importance croissante dans ses réalisations, grâce à l'anodisation de l'aluminium et à l'intégration d'éléments graphiques : papier, sérigraphie, photographie. Electron libre de la création de bijoux contemporains, il se fait un nom par la réalisation de pièces uniques étonnantes, interpellantes, des bijoux audacieux, réalisés avec une précision extrême, qui souvent sont inspirés du vécu ou des passions de l'artiste. Il poursuit inlassablement son travail de recherche et de création, ses œuvres sont présentées en de nombreuses expositions et ont fait l'objet d'une belle rétrospective au Musée du Château de Seneffe.

CAM : Vos recherches sur des matériaux novateurs commencent à La Cambre?

Bernard François : Après mes études à Maredsous, j'ai travaillé deux ans à la Cambre, dans l'atelier de Félix Roulin. J'ai fait des recherches, des expériences sur des matériaux qui n'étaient pas utilisés en bijouterie. Comment les travailler, leur donner une forme... Les métaux traditionnels, l'or, l'argent, c'est relativement mou. Mais quand on aborde l'acier inoxydable, on ne donne pas le galbe aussi facilement. Avec l'aluminium, la mise en forme est la même que pour les métaux de joaillerie, mais c'est moins dur, on peut faire rapidement beaucoup d'essais. Et quand je trouvais une solution, alors je transposais à l'inox. Le plexiglass, c'est complètement différent, il n'y a pas réellement de technique, le grand défaut c'est que ça se raye, c'est fragile, on peut le chauffer un peu mais pas trop sinon il fond. Par la suite, j'ai découvert le titane, c'est très dur et léger, pas compliqué à travailler.

CAM : Vous avez dû mettre au point des techniques spécifiques?

BF : J'ai dû renier les techniques d'orfèvrerie pour trouver des solutions en travaillant différemment, faire des compromis entre les techniques utilisées et le rendu esthétique. Il faut faire preuve d'imagination, trouver le bon geste. Il n'y avait quasiment pas de dessin. C'était le geste technique qui ouvrait des perspectives. Je procédais par découvertes, c'était passionnant.

On n'avait pas le matériel adapté, mais c'est peut-être mieux parce que cela obligeait à aller au fond pour trouver des solutions. Aujourd'hui, c'est toujours ma volonté de m'amuser, de montrer aux gens qu'on peut aborder les choses autrement.

CAM : Au début, comment le public réagissait à vos bijoux très novateurs?

BF : Cela a été difficile, et ça l'est toujours. Il ne faut pas se leurrer quand on parle bijoux et que ce n'est pas de l'or ...Hum, hum (sourire). Cela ne touche qu'un public averti, apparenté aux métiers de la création, de l'architecture, de la mode. Le grand public est moins réceptif.

En 2021, j'ai participé à une exposition à Namur et j'ai rencontré beaucoup de visiteurs. J'ai été soufflé d'entendre ce que les gens disaient, ils mettaient le doigt sur certaines choses que je n'avais

pas imaginées, projetaient leur vécu, leur expérience. Certains me demandaient ce que c'était, à quoi cela servait. Ils ne pouvaient pas imaginer que ce soient des bijoux, ils pensaient que c'était des machines miniatures.

CAM : Quelles sont vos sources d'inspirations?

BF : Tout ce qui est scientifique et mécanique : la technologie, l'architecture, l'aérodynamique, la science-fiction, la photo, le dessin. Mon père avait une petite entreprise de métallurgie, j'ai passé beaucoup de temps dans les ateliers, ça m'a donné des idées quant aux capacités techniques des machines.

CAM : Qu'est ce qui prime dans la genèse de vos bijoux : l'idée, le matériau, la forme?

BF : Il y a plusieurs éléments qui interviennent : parfois une petite chose que je trouve et que j'ai envie d'intégrer. Il y a des bijoux qui partent d'un dessin pur, une ligne générale et puis je travaille les détails, les épaisseurs, les superpositions, des découpes qui font apparaître quelque chose en dessous. Il y a souvent une histoire, je les appelle des bijoux *Image*, un message qui n'est perceptible que par moi, très personnel, pas du tout philosophique.

CAM : Un exemple de bijoux *Image*?

BF : J'ai habité à Ixelles, non loin du lieu de naissance d'Audrey Hepburn, je voyais la plaque sur la maison, cela m'a toujours hanté. J'ai fait un bijou en hommage à l'actrice qui contient le visuel des l'affiche du film *Breakfast at Tiffany's*. Il y a un deuxième élément, j'habite rue Defacqz en face de la maison Hankar et dans ce bijou, une forme évoque cette façade. Ce sont toutes ces petites choses mises ensemble qui m'ont donné l'idée.

J'ai aussi créé le bijou *Surf* ou *Neon Park*. *Surf* parce que la ligne s'inspire de profils de planches de surf imbriquées et j'ai incrusté un morceau du dessin d'un illustrateur américain, *Neon Park*, qui a fait beaucoup de pochettes de disques. J'adore la musique!

CAM : Vous avez exploré bien d'autres pistes?

BF : Mon ex-épouse était sérigraphe, j'ai tout de suite vu une possibilité magnifique d'intégrer mes recherches graphiques aux bijoux.

Dans les années 80, j'ai mis au point des bijoux *Budget*, faits de matériaux du quotidien : textiles, plastiques, toiles cirées sérigraphiées, réalisés avec des techniques de fabrication très rapides, en simple pliage et qui ne coûtaient pas cher du tout.

J'adore la musique et l'électronique, quand le CD est apparu je m'y suis intéressé pour le miroitement, les effets de couleurs. Cela m'a fait penser au chatoyement de certaines pierres. L'historien de l'art Pierre-Paul Dupont disait que j'utilisais le CD comme le diamant du XX^e siècle.

CAM : Comment vous définiriez votre travail?

BF : C'est un bijou technologique, un objet manufacturé très précis. C'est une donnée que j'ai envie de faire passer cet aspect d'hyper fabriqué. Je ne me soucie pas des tendances, ni de ce que le public dit ou pense. Je fais mon boulot, les gens aiment ou pas, tant pis, je fais ce que j'ai envie de faire. J'accorde beaucoup d'importance à la couleur... On pourrait dire que je suis pop quelque part.



Bernard François, *Breakfast at Tiffany's*, 2007. (D.R. de l'artiste)



Autoportrait de Jean-François Van Assche. (D.R. J-F VA)

Entretien avec Jean-François Van Assche

Jean-François Van Assche, opticien et collectionneur passionné, présente à l'occasion de notre exposition, une sélection de lunettes réalisées par des artisans. Il met à l'honneur un savoir-faire ancestral et raffiné trop peu souvent évoqué et nous fait découvrir de nouvelles techniques artisanales souvent influencées par de nouveaux matériaux.

Depuis toujours, Jean François s'intéresse à la notion de lumière, peut-être l'influence d'un père photographe. Il choisit le métier d'opticien et commence sa carrière dans une grande maison bruxelloise d'optique aujourd'hui disparue. Dès le départ, il s'intéresse aux montures. "Il y a certes à l'époque quelques stylistes ou designers qui dessinent des modèles mais ce n'était pas très développé". Il part donc à la découverte d'artisans-créateurs, un univers qui le passionne.

Jean-François Van Assche : Tout jeune diplômé et hyper motivé de découvrir le monde des lunettes et l'artisanat, j'ai souhaité m'occuper des stocks de produits. J'allais à la découverte des gens qui créaient les lunettes. La maison pour laquelle je travaillais avait une approche très qualitative, de très beaux produits mais assez classique. J'ai toujours été ouvert à l'art, je me suis dit que dans la lunetterie aussi il devait exister des choses plus spécifiques, plus artisanales. J'ai, par exemple, été voir Monsieur Hoffmann en Allemagne qui avait démarré la création des lunettes en corne, ce n'était pas du tout connu. Dans son atelier, j'ai découvert un univers incroyable. En Allemagne, j'ai aussi visité de petits salons où quelques créateurs présentaient leurs produits plus de niche à des opticiens intéressés par des lunettes différentes. J'y ai rencontré Markus Temming, il prenait du fil d'inox, faisait toute une série de pliages et créait des montures incroyables à partir de ce fil.

Centre Albert Marinus : Qu'est-ce qui a motivé l'ouverture de votre propre espace?

JFVA : Il y a 18 ans, j'ai eu envie d'avoir un lieu à moi où je puisse être libre de choisir les produits que je propose. Je voulais, en parallèle de la lunetterie, pouvoir accueillir de l'art, des soirées avec des artistes, des concerts, des défilés. Par exemple, Baudouin Oosterlynck, un plasticien qui travaille sur le son qui a une formidable collection de lunettes historiques est venu donner une conférence sur l'histoire de la lunetterie.

CAM : Qu'est ce qui oriente vos choix? Qu'est ce qui va faire qu'une lunette vous plait ou pas?

JFVA : Une certaine pureté, pour moi le raffinement et l'élégance priment. Il y a des choses très particulières, très typées mais qui n'amènent pas un plus en terme de raffinement quand les lunettes sont portées. Il y a des montures qu'on peut regarder comme ça, juste sur une table et il se passe un truc. Dans l'art aussi il y a des choses que je trouve très belles, très léchées avec des détails de finitions extraordinaires qu'on ne voit pas tout de suite. Mais plus on les regarde plus on comprend pourquoi on trouve ça beau. Il y a quelque chose d'un peu caché, c'est un critère qui compte pour moi. Beaucoup de gens considèrent les lunettes comme un objet plutôt figé, souvent dans les mêmes matières. On les choisit juste pour être résistantes, ne pas faire mal, être pratiques.

Il y a une sensibilisation à faire pour que le public découvre qu'il y a des créateurs qui font évoluer leurs produits en travaillant d'autres matières, en faisant des expérimentations pour que leur produit prenne une autre dimension et soit presque un objet d'art, avant d'être un simple objet d'utilité. Bien sûr, il sera porté avec des verres correcteurs, mais la démarche au départ est plus dans la création d'un objet d'art.

CAM : Dans quels matériaux sont les lunettes que vous proposez?

JFVA : J'ai un faible pour les matériaux naturels. La corne, l'écaille j'ai toujours trouvé ça formidable. Aujourd'hui, on ne peut plus produire des nouvelles lunettes en écaille de tortue, ou alors dans d'anciens stocks. Je travaille avec une dame en France qui a encore un ancien stock de plaques d'écailles. Quand un client veut des lunettes en écaille de tortue, elle peut les faire. Mais quasiment plus personne ne demande ça, il y a un rapport à la nature qui est un peu différent. Tandis que la corne c'est un bovidé dont la viande est consommée et dont on prélève les cornes à l'abatage.

CAM : On utilise la corne de différents animaux?

JFVA : La majorité des lunettes en corne sont faites à partir de vaches d'Asie, beaucoup d'Inde, comme l'Arni, un bœuf indien qui a des cornes plus grandes que nos vaches européennes. Il y a des vaches brunes-rousses en Inde qui ont d'énormes cornes blanches, ce ne sont pas des vaches sacrées, on peut utiliser les cornes. On en fait des plaques qu'il faut ensuite chauffer et maintenir en forme pendant un certain temps, par une pression faite entre des plaques à l'intérieur desquelles il y a de l'huile très chaude. Cela préforme et cela stabilise la plaque de corne. Ensuite, on les superpose en les croisant, avec un effet un peu multiplex. On peut faire une paire de lunettes en corne naturelle avec une couleur plus claire à l'intérieur, deux matières qui proviennent d'animaux différents. Si on veut une lunette en trois coloris, on colle les trois plaques ensemble, on les laisse assemblées pendant plusieurs jours au chaud pour qu'elles ne fassent plus qu'un grand bloc dans lequel on va découper la monture.

Il faut des gens qui connaissent bien la matière, qui savent la travailler. Si on travaille la corne à la va-vite, cela sera peut-être beau, mais quelques mois plus tard, ça se déformera et ça bougera.

CAM : Qu'y a-t-il comme autres matériaux?

JFVA : Le bois, le cuivre, le métal. J'ai cherché pendant plusieurs années une collection de lunettes en bois, je ne trouvais rien qui me convenait. Un jour, un créateur a poussé ma porte et m'a dit qu'il avait une collection de lunettes en bois et aimerait travailler avec moi. C'est un artisan qui avec ses deux fils a un petit atelier près de Trieste. Ils ont fait du mobilier en bois donc ils maîtrisent la technique, ces lunettes sont vraiment "leurs bébés". Ils ont développé toute une gamme. Parfois ils m'appellent pour me dire : on essaye une technique un peu différente pour certaines charnières, est-ce qu'on peut vous envoyer un échantillon pour avoir votre avis?

Il y a aussi l'acétate de cellulose, un matériau travaillé en plaque avec des solvants, très facile à découper, ultra résistant, anallergique puisque c'est un dérivé du coton.

CAM : C'est un matériau qui se travaille aussi à la main?

JFVA : Oui, il y a plusieurs façons de le travailler, on peut avoir une monture en acétate faite



entièrement par un robot et finie avec un poli machine. On la met dans un tambour, ça tourne, ça brille et on fixe deux charnières, deux branches et c'est fini. Mais dès qu'on commence à travailler des épaisseurs, des matières, des effets ou de la structure, c'est la main de l'homme qui intervient. On a des lunettes avec plusieurs couleurs différentes imbriquées par friction ou par collage. On fusionne les matériaux, il y a un jeu de couleurs qui apparaît. Le créateur peut déjà développer son travail lors de la fabrication de la plaque, il y a une liberté énorme : des lunettes avec des petites mouches ou des effets de loupe ou de bois, tout est possible.

CAM : Est-ce que vous dessinez aussi des modèles?

JFVA : Très peu, j'en ai dessiné quelques fois en partant vraiment d'une feuille blanche et en discutant avec le client. Ensuite, je les fais réaliser par des personnes qui ont l'expérience et tout le matériel nécessaire, j'envoie un dessin avec tout ce que je veux et ils réalisent cela très bien. Le dessin d'une paire de lunettes, c'est une question de millimètre, si le pont est un peu trop large, s'il remonte un peu trop, c'est raté parce que les proportions ne sont pas bonnes, tout le design ne marche plus et sur un visage cela ne ressemble à rien. On est vraiment dans la projection d'un équilibre fragile.

CAM : Accorde-t-on assez d'importance aux choix de lunettes?

JFVA : La lunette doit servir la personne comme un bijou ou n'importe quel accessoire. Elle doit faire corps avec l'individu et en même temps valoriser sa personnalité, son identité. Il faut que cela habille le regard.

Les lunettes sont un peu le parent pauvre de la mode. Je vois des personnes qui ont du style, des artistes, ou des *fashion victims* dont les lunettes ne ressemblent à rien : tout est impeccable, cohérent mais au niveau de la lunette on s'est perdu. Pourtant, les lunettes sont la première chose qu'on voit, c'est un marqueur important.

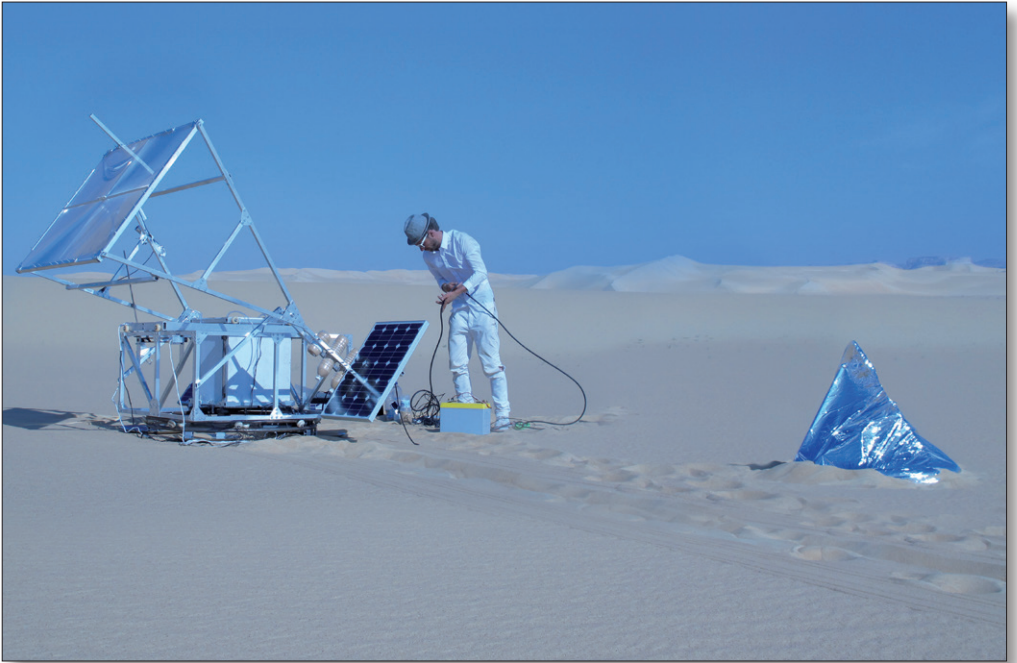
CAM : Une monture de lunettes artisanales se vit différemment?

JFVA : Il faut sensibiliser les gens au fait qu'une monture faite à la main va faire changer leur rapport à l'utilisation des lunettes. Une monture en cuivre va évoluer avec le temps, se patiner. Il arrive que des clients reviennent parce que la monture change un peu d'aspect, on leur explique que c'est normal... On a l'habitude d'avoir des objets qui sont figés, pourtant ils sont parfois plus beaux quand ils ont vécu quelques temps.

Parfois un entretien est nécessaire, pour la corne c'est important, il faut discipliner les porteurs de lunettes! Quand ils choisissent un modèle c'est le coup de cœur, au début ils en prennent soin et puis avec le temps, ils oublient. Un client sur deux ne fait pas convenablement l'entretien de ses lunettes en corne, alors on le fait pour eux. On les démonte, on retire les verres, on enlève les griffes, on les trempe dans une huile spéciale et on repoli avec une pâte pour refermer les pores de la corne et l'isoler des agressions extérieures et on relustre.

Je fais des enregistrements de certains créateurs avec lesquels je travaille, je les fais écouter aux clients qui choisissent leur monture, ça compte beaucoup pour moi qu'ils découvrent la philosophie, l'esprit du créateur.





Markus Kayser, *Solar Sinter*, imprimante 3D solaire, 2011. (Photo : D.R.)



Markus Kayser, *Solar Sinter Object*, 2011. (Photo : D.R.)

Quand les machines répliquent

Aujourd'hui, les nouvelles technologies s'invitent dans tous les domaines de production. En arts appliqués et en design, celles-ci entraînent leur petit lot de (r)évolutions. La digitalisation a permis de déléguer une partie de la conception et de la fabrication à la machine. L'intelligence artificielle permet de résoudre de nombreuses questions techniques... et esthétiques. Ces pratiques posent évidemment de nombreuses questions sur le statut de l'artisan, du designer, du créateur... Mais elles participent également à une réflexion sur les enjeux les plus brûlants de notre société : le changement climatique, la raréfaction des ressources, la juste répartition des revenus... Les lignes qui suivent se proposent de questionner l'une de ces nouvelles technologies : la très populaire impression 3D.

Dans un des premiers documentaires de la célèbre émission scientifique *Horizon*, diffusée pour la première fois en 1964 par la BBC, Arthur C. Clarke (1917-2008), auteur de science-fiction rendu célèbre par son œuvre *2001 : Odyssée de l'espace*, prédisait que le futur verrait les hommes capables de modifier l'environnement de certaines planètes afin de s'y établir. Dans la machinerie nécessaire à l'adaptation de l'homme dans ces nouveaux mondes, il conçoit une machine à dupliquer, le *Replicator*, programmée pour reproduire à l'identique n'importe quel objet, "avec la même facilité que celle avec laquelle nous reproduisons les livres". Décédé en 2008, Clarke aura sans doute vu s'accomplir sa prophétie énoncée 40 ans plus tôt puisque le premier brevet de stéréolithographie a été déposé en 1984 par un dénommé Chuck Hull. Celui-ci fonde l'entreprise *3D Systems* qui développera le principe de l'impression en 3D et sortira plusieurs séries de produits professionnels à partir de 1986.

L'industrie, notamment automobile, aéronautique et médicale, a rapidement adopté l'impression 3D pour le prototypage rapide et les petites pièces complexes ou très spécifiques... En médecine par exemple, l'impression 3D a permis des avancées curatives formidables : prothèses d'une précision inégalée mais aussi cellules et tissus humains sont aujourd'hui imprimés en 3D. En architecture, les progrès de l'impression 3D sont spectaculaires. De la maquette, on est passé à l'impression de maisons entières, de ponts ou autres infrastructures. Dans le domaine de la mode, de nombreux créateurs se sont également frottés à la technologie, à l'instar d'Iris Van Herpen dont les robes haute couture sont sidérantes de sophistication, comme sorties d'un space opéra.

L'outil se généralisant, de nombreux créateurs s'en sont emparés pour s'exprimer avec un maximum de virtuosité. Patrick Jouin fut un des premiers, en Europe, à exploiter cette technique dite "additive" en référence à l'accumulation de couches de matières, pour créer l'iconique chaise *Solid*. Le reste de la communauté design ne s'est pas fait attendre. La lampe *Miss Shelby* de Pauline Coudert et Laurent Chabrier fait partie des premiers objets produits par cette jeune génération de créatifs. Aujourd'hui, on ne compte plus les exemples de productions 3D printed. La plupart du temps, cette technique s'applique au prototypage et à la recherche. Les matériaux sont de plus en plus variés, les formes de plus en plus précises. Vases, coupes, tasses, mais aussi fauteuils et tables se distinguent

par leurs formes organiques et complexes. Ces objets se répandent avant tout dans les galeries ou les collections les plus conceptuelles.

La possibilité de créer de petites pièces de formes précises favorise aussi les possibilités de réparation. Les composantes défectueuses d'un objet peuvent être remplacées par une réplique parfaite. Ce qui signifierait la fin de la dictature de l'obsolescence programmée. De nombreux jeunes designers ont abordé cette question. Le Belge Thomas Billas a ainsi dédié son mémoire de fin d'étude à la création d'un système universel de composants électroniques simples, imprimés en 3D, qui se retrouveraient dans tous nos électroménagers. En cas de panne d'un de ces éléments constitutifs, il suffirait de le remplacer au lieu de jeter purement et simplement l'appareil tout entier. Car c'est bien ce qui se passe actuellement dans la plupart des cas, les composants étant spécifiques à chaque marque, rapidement obsolètes et indisponibles. D'origine taiwanaise, Weilun Tseng consacrait son travail de fin d'études à la *Design Academy* d'Eindhoven au même sujet mais de façon encore plus convaincante. Au lieu de remplir nos armoires de différents articles électro-ménagers, il proposait la construction d'un petit moteur accompagné d'une série d'accessoires imprimés en 3D, venant se plugger tour à tour sur le moteur pour devenir sèche-cheveux, bouilloire électrique, ventilateur, mixeur. Plus besoin de construire autant de moteurs requérant des ressources précieuses et non renouvelables pour s'équiper de ces multiples articles.

Ce qui fascine cependant le plus la jeune génération de designers, c'est la machine en elle-même. Pour quelques centaines d'euros, on peut déjà se procurer un modèle de base. Mais l'imprimante 3D est aujourd'hui un sujet d'étude en soi. Très concernés par les enjeux climatiques et l'épuisement des ressources, les designers en profitent pour instaurer de nouveaux paradigmes dans le développement de leur outil. Ils imaginent des machines futuristes qu'ils fabriquent de leurs propres mains, de façon inventive et décomplexée. Présenté à Milan en 2012, *Solar Sinter* de Markus Kaiser, fonctionne entièrement à l'énergie solaire et utilise le sable du désert comme matière première. Les rayons du soleil alimentent, via des panneaux solaires, un ordinateur et un moteur qui va permettre d'activer le mouvement de la tête "d'impression". Un dessin d'objet est introduit dans le programme qui va diriger la machine, basée sur une loupe concentrant les rayons du soleil sur un récipient plein de sable. La silice contenue dans le sable va fondre et se figer sous une forme de verre et donner corps à l'objet virtuel. Si l'expérience semble géniale mais peu réaliste, il n'en reste pas moins que la recherche de ce designer a le mérite de pointer la possibilité de recourir à une énergie naturelle, renouvelable et gratuite, et de consommer une matière première disponible en grande quantité et peu exploitée malgré la facilité de récolte.

Si les prouesses de la technologie 3D fascinent, l'envie de réintroduire de l'humain dans toute cette mécanique incite certains penseurs à repenser sa place dans le processus créatif. L'exemple de *L'Artisan électronique* est éloquent. Ce dispositif est l'œuvre du duo *Unfold*, formé par Claire Warnier et Dries Verbruggen. Il s'agit d'un tour de potier virtuel relié à une imprimante 3D. Un vase digital tourne sur l'écran de l'ordinateur, comme sur tour. Devant celui-ci, se pose un cadre muni de détecteurs lasers. L'utilisateur est invité à introduire sa main sous ce cadre; le mouvement de sa main va se répercuter sur l'écran et façonner le vase comme si le potier le touchait réellement. Les modifications ainsi infligées aux contours du vase sont enregistrées et envoyées à l'imprimante



Weilun Tseng, *Water boiler*, 2013. (D.R. CID Grand Hornu)



Weilun Tseng, *Table fan*, 2013. (D.R. CID Grand Hornu)

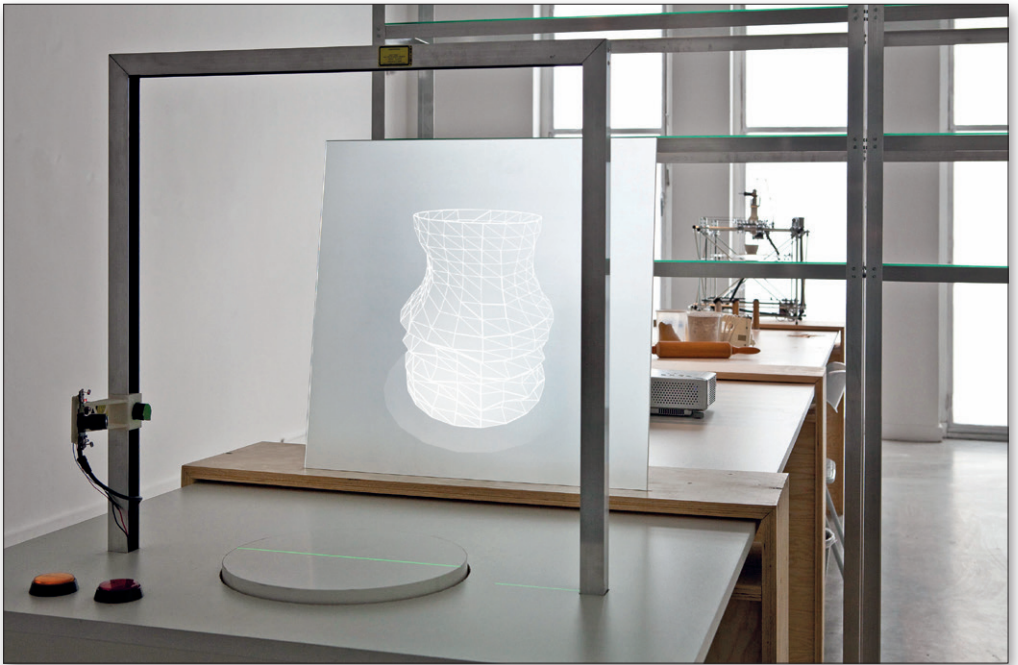
3D. Il en résulte une collection d'objets à la silhouette irrégulière, imparfaite, voire maladroite, complètement assumée par les créateurs. Cette malfaçon atteste de la non-standardisation de l'objet et l'intervention humaine dès le début du processus. *L'Artisan électronique* offre une vision très explicite de cette ambition de réconciliation entre technologie de pointe et artisanat. La fracture entre art et industrie est un vieux malentendu qui remonte à la révolution industrielle où un clivage assez agressif isole les nostalgiques des savoir-faire traditionnels d'un côté, et les inconditionnels du progrès industriel de l'autre. Aujourd'hui, la plupart des créatifs s'accorde sur la nécessaire interpénétration des deux méthodes de travail. Fini l'opposition des deux systèmes, l'enjeu est de croiser et même d'hybrider les modes de production. Utilisant d'autres outils que l'impression 3D, Amandine David recourt ainsi à l'art digital et au tissage ou à la vannerie pour créer des objets ambigus. La collection de paniers *Meshes* explore la manière dont la conception paramétrique et la vannerie s'associent pour former un outil. Les bases des paniers sont générées numériquement; des fibres d'osier sont ensuite intégrées dans la structure générée par ordinateur et s'infléchissent selon leurs propriétés intrinsèques pour créer un nouveau répertoire de formes.

L'impression 3D a aussi ouvert de nouvelles perspectives pour de nouveaux modèles économiques, basés sur des processus de partage. L'open source s'est popularisé, en particulier au sein de la jeune génération. La possibilité d'imprimer en 3D un fichier informatique partagé permet d'échapper aux monopoles de production et de distribution. Cela est particulièrement bénéfique lorsque cette liberté de production s'applique à des projets qui profitent aux plus démunis. Un exemple : *E-nable* est une plateforme qui utilise les technologies de l'impression 3D pour concevoir, fabriquer et offrir des appareils d'assistance à des personnes atteintes d'agénésie (c'est-à-dire nées avec un membre ne s'étant pas développé avant la naissance). Leur mission première est de mettre en contact des personnes ayant besoin d'une prothèse et des personnes capables de les concevoir et les fabriquer, partout dans le monde. Des modèles existent déjà dans la base de données de l'association et sont améliorés et adaptés en permanence par les "makers" participant à la démarche. Quand une demande est enregistrée, une prothèse est adaptée, customisée, personnalisée et imprimée en 3D avant d'être délivrée, gratuitement à la personne demandeuse. Tous les coûts de la chaîne sont réduits, voire éliminés. Chaque intermédiaire offre ses services et la technologie permet d'imprimer à faible coût, ce dernier étant financé par des dons.

Malgré ses nombreuses vertus, l'impression 3D a, de par son succès et sa rapide expansion, ouvert une voie royale à la (sur)production d'objets parfaitement inutiles, mal conçus et mal dessinés. Une distance critique est nécessaire pour en apprécier la pertinence et l'intérêt. Certains objets n'apportent aucune valeur ajoutée, et aucune réponse aux défis de notre époque, ajoutant du déchet à nos montagnes de déchets. D'autres au contraire stimulent une créativité constructive. Parmi eux, les plus féconds sont sans doute ceux qui font appel à la transversalité, aux échanges de compétences, à la co-création. Comme bien d'autres techniques, l'impression 3D, lorsqu'elle se nourrit d'autres technologies et savoir-faire, lorsqu'elle est intégrée dans des réflexions plus larges, génère des résultats étonnants et jouissifs en matière de création.

Marie Pok

Directrice du Centre d'Innovation et de Design au Grand-Hornu



UNFOLD, *L'Artisan Electronique*. (D.R. Kristof Vrancken)



UNFOLD, série de vases produits par Impression 3D. (D.R. Kristof Vrancken)



Artistes participants à l'exposition *UNIQUE(S)*

Wendy Andreu (Paris, 1990)

(Mobilier)

Diplômée de l'école Boule et de la Design Academy d'Eindhoven, Wendy Andreu expérimente de nouvelles méthodes de création et la manière dont les matériaux réagissent entre eux. Elle accorde autant d'importance au processus créatif qu'au résultat final. Sa connaissance des savoir-faire artisanaux lui permet d'explorer des pistes très personnelles, quitte à développer son propre matériel pour aller plus loin encore dans son expérience artistique. L'artiste développe des projets expérimentaux, ainsi que des créations de commande pour une clientèle privée et institutionnelle. Son travail s'inscrit entre respect du passé et impertinence de l'innovation.

Fabrice Ausset (France, 1961)

(Mobilier)

Architecte, architecte d'intérieur, scénographe et designer, Fabrice Ausset combine des formes d'expression ancestrales avec les technologies numériques les plus avancées, développant une forme d'écriture qui allie la sophistication du contemporain avec la richesse et à la force de l'ancien. Élevé dans la pure tradition des arts et de l'excellence à la française, l'artiste accorde une grande importance au jeu des couleurs, aux matières et aux textures. Il se plaît à exploiter les contrastes, entre classicisme et extravagance, du minimaliste à l'opulence.

De son enfance dans le sud de la France Ausset a gardé un profond attachement aux éléments de la nature dans lesquels il puise largement son inspiration : feuilles, plantes, branches, rhizomes, minéraux se transforment en tapis, luminaires, fauteuils, tables basses, créant des atmosphères douces pimentées de touches d'excentricité.

Maarten Baas ('s-Hertogenbosch, 1978)

(Mobilier)

Diplômé de la *Design Academy Eindhoven* et de *Politecnico di Milano*. Maarten Baas est l'un des designers les plus influents du début du XXI^e siècle. Ses créations, mêlant art conceptuel, artisanat et performances, oscillent entre art et design. L'artiste est connu pour son style à la fois rebelle et intellectuel, pour le caractère théâtral et parfois subversif de ses créations. Ses œuvres *Smoke*, qui revisitent la technique ancestrale du bois brûlé, *Clay* et *Real Time*, qui mêlent concept cinématographique, performance et design lui ont valu une reconnaissance mondiale quasi instantanée. Bien que produites en séries ses pièces sont faites à la main, la plupart sont numérotées et signées.

Ci-contre :

Wendy Andreu, *Dragon Armchair*, textile moulé, bois, coton, silicone, 2021. (D.R. de l'artiste)

Fabrice Ausset, *Studiolo*, canapé, tissu chenille, mousse, acier, cuivre, laiton et aluminium, 2023. (D.R.)

Maarten Baas, *Smoke chair*, bois brûlé et cuir, 2002. (D.R. BPS 22)

Robin Berrewaerts (Bruxelles, 1991)

(Mobilier)

Diplômé de la *LUCA School of Arts* à Bruxelles, où il enseigne désormais et de l'école Thomas More à Malines, Robin développe un travail qui s'apparente autant à la sculpture, à l'artisanat qu'à la création de mobilier sans nécessité de fonctionnalité. Le bois est la ligne directrice de son expression. Chaque transformation d'un arbre en œuvre ou en objet s'apparente pour l'artiste, selon le type de bois choisi et la finalité voulue, à un dialogue, un voyage pour lequel il développe un langage, des processus et des techniques qui lui sont propres. Que ce soit par la méthode du bois brûlé, de l'oxydation ou par la peinture, l'artiste donne un rendu noir à la plupart de ses pièces pour inviter le spectateur à se détacher de l'aspect décoratif du matériau bois et à appréhender, en premier, la forme et les détails.

Pierre Bonnefille (Paris, 1958)

(Mobilier)

Peintre, designer et sculpteur, diplômé de l'École Boulle et de l'École nationale supérieure des arts décoratifs de Paris, Pierre Bonnefille réalise des compositions murales polychromes, des meubles et des pièces uniques pour des projets d'architecture et d'aménagement intérieur privés ou institutionnels. Cet alchimiste des accords chromatiques concocte lui-même ses pigments naturels et ses enduits faits de poudres minérales, de calcaires, de marbre ou de métaux, qui distillent des couleurs d'une richesse infinie dans ses créations. Fasciné par la diversité des textures et des matières, l'artiste puise son inspiration dans ses voyages et dans le monde végétal, créant des graphismes vibrants qui se jouent de la lumière et de l'espace.

Natalia Brilli (Bruxelles, 1970)

(Mobilier et accessoires)

Diplômée en scénographie de La Cambre à Bruxelles et de l'Institut Français de la Mode à Paris. Spécialisée dans le travail du cuir, la créatrice développe un univers audacieux d'accessoires de mode, d'objets décoratifs et de mobilier gainés de cuir. Des réalisations hybrides, tout en précision et en finesse, qui s'inscrivent à l'intersection entre sculpture, artisanat et installation. Faisant montre d'un savoir-faire ou prime le geste artisanal, elle sublime des éléments du quotidien, les plus simples ou très inattendus, en œuvres d'art élégantes et raffinées. Dans une volonté de durabilité, les cuirs qu'elle utilise sont récupérés dans les stocks dormants de grandes maisons de maroquinerie.

Ci-contre :

Robin Berrewaerts, *P60L*, chaise, chêne sculpté, ébonisé, huilé, 2022. (D.R. de l'artiste)

Pierre Bonnefille, *Tabouret Stone B, Vert-de-gris*, technique mixte sur bois, 2021. (D.R. Luca Bonnefille)

Natalia Brilli, *Octopus* - tabouret tripode en bois gainé de cuir recyclé. (D.R. de l'artiste)



Georges Cuyvers (Anvers, 1951).

(Orfèverie)

Diplômé en orfèverie de l'Académie Royale des Beaux-Arts d'Anvers, Georges Cuyvers transmet aujourd'hui son savoir-faire en enseignant le design et l'orfèverie dans cette même institution. Réalisées tout en finesse les créations de Georges Cuyvers s'inspirent principalement de la poésie et de la pureté de la nature. Travaillant de fines feuilles de métaux précieux, l'artiste mêle surfaces martelées, oxydées, satinées ou polies pour réaliser des bijoux et des pièces d'orfèveries qui s'inscrivent tout à la fois dans une absolue contemporanéité pour la forme et dans une tradition artisanale séculaire pour la technique. Certaines de ses réalisations sont élaborées en collaboration avec sa fille Caroline Cuyvers qui pratique la laque Negoro, procédé japonais ancestral.

Maarten De Ceulaer (Bruxelles, 1983)

(Luminaire, tapisserie)

Diplômé de la *LUCA School of Arts* à Bruxelles et de la *Design Academy Eindhoven*. A travers ses créations, à la fois poétiques et ludiques, Maarten De Ceulaer se plaît à raconter des histoires pour susciter l'interrogation, l'imagination ou l'émerveillement. Pour lui, l'aspect émotionnel des objets est aussi important que le côté fonctionnel. Explorant continuellement de nouveaux matériaux, il n'hésite pas à surprendre en sortant de leur utilisation conventionnelle. Son souci du détail et de la précision le pousse à développer sans cesse de nouvelles techniques de réalisation et d'artisanat.

Michele De Lucchi (Ferrare, 1951)

(Luminaire)

Architecte, designer et artiste, Michele De Lucchi a été une figure éminente des mouvements Cavart, Alchimia et Memphis. Il a conçu des lampes et des meubles pour les entreprises italiennes et européennes les plus connues (*Artemide, Alias, Unifor, Hermès, Alessi*) et a réalisé des projets architecturaux, culturels, industriels ou résidentiels dans le monde entier.

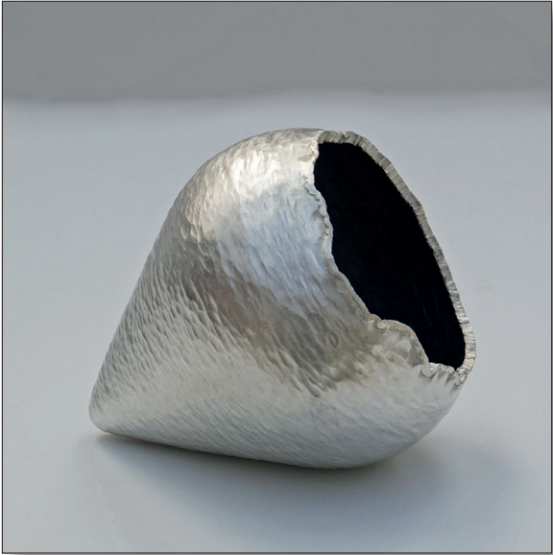
En parallèle, Michele De Lucchi poursuit un travail d'expérimentation avec son atelier *Produzione Privata*, une petite entreprise avec laquelle il conçoit des produits fabriqués selon des techniques et des métiers artisanaux.

Ci-contre :

Georges Cuyvers, *A shelter for a soul II*, argent martelé, 2012. (D.R. de l'artiste)

Marteen De Ceulaer, *Stained glass floor lamp 76*, 2022. (D.R. de l'artiste)

Michele De Lucchi, *Bonne nuit*, lampe en verre borosilicate soufflé, 2009. (D.R. CID Grand Hornu)



Hélène del Marmol (Bruxelles, 1992)

(Bougies)

Designer et artisane, la créatrice développe son travail par des recherches expérimentales sur les matériaux, mêlant graphisme et géométrie dans des pièces en tridimensionnelles.

Elle s'intéresse à la magie des objets qui nous entourent, souvent chargés d'histoire, de mémoire. Elle se plaît à tisser avec eux un lien émotionnel qui prime sur la fonctionnalité.

Elle travaille avec différents médiums et techniques, mais la cire végétale est un élément prédominant de ses réalisations. A base d'éléments moulés séparément Hélène del Marmol compose des colonnes très structurées. Sculpture en cire ou objet utilitaire... L'artiste nous laisse l'opportunité de participer activement à la transformation de ses œuvres-bougies. La brûler.... Ou la conserver.

Domeau & Pérès (Paris, 1996)

(Sellerie, tapisserie)

Les Éditions *Domeau & Pérès* existent depuis 1996, elles réalisent et diffusent des meubles d'exception signés par les designers les plus pointus. Les deux fondateurs, Bruno Domeau (sellier) et Philippe Pérès (tapissier) ont fait leurs classes chez les Compagnons du devoir, cette corporation qui, depuis le Moyen-Âge, forme les artisans aux exigences les plus pointues des techniques ancestrales. Si *Domeau & Pérès* mettent leur expertise au service de la création contemporaine, le savoir-faire artisanal occupe cependant une place majeure dans leurs réalisations, tout comme dans le choix des matériaux et la qualité des finitions.

Nedda El-Asmar (Alost, 1968)

(Orfèverie)

Diplômée en orfèverie de l'Académie royale des Beaux-Arts d'Anvers, Nedda El Asmar parfait sa formation au *Royal College of Art* de Londres. Art de la table, objets de décoration, mobilier, les champs d'exploration de la créatrice sont multiples. Derrière une apparente simplicité se décline une approche moderne et raffinée à l'élégance classique qui s'affirme par sa maîtrise parfaite des techniques. L'artisanat et l'originalité, la tradition et l'innovation, la fonctionnalité et l'esthétique, la passion de réinventer les objets traditionnels dans une modernité absolue sont au cœur du travail de l'artiste.

Ci-contre :

Hélène del Marmol, *Très grandes bougies*, cire naturelle, s.d. (D.R. de l'artiste)

Domeau & Pérès, *Babyfoot B90 Rock me Baby*, cuir gainé tagué par Fabien Verschaere, 2012. (D.R. Domeau & Pérès)

Nedda El-Asmar, *Narguilé*, acier inoxydable, 2007. (D.R. CID Grand Hornu)



Fabrica Team (Trévis, 1992) **(Résidence créative)**

Fabrica est un lieu où sont organisées des résidences pour les créateurs de moins de vingt-cinq ans imaginé par Luciano Benetton et Oliviero Toscani et implanté dans une ancienne villa de Trévis, aménagée par Tadao Ando. L'opportunité pour des artistes du monde entier de partager des expériences pour développer de nouvelles idées dans des disciplines variées : le cinéma, les arts graphiques, le design, la musique, l'édition ou la photographie, à travers des ateliers, des conférences et des formations, sous la direction de maîtres en la matière.

This & That est une collection de dix cloches en verre réalisées par les jeunes designers de Fabrica, d'après une idée originale du designer Tak Cheung. Produites par *Secondome*, ces pièces associent des objets de la vie quotidienne (un guidon de vélo, un ballon, un extincteur, un marteau, une bouteille en plastique...) à la beauté raffinée du verre soufflé.

Marwan Frikach, Coseincorso (Paris, 1996) **(Céramique)**

Marwan Frikach est un des fondateurs avec Marzia Cerio du studio de design multidisciplinaire *Coseincorso*.

Leur approche vise à réintroduire la poétique dans le processus de production et met en lumière le contexte culturel dans lequel les objets sont fabriqués.

Ils se concentrent sur la recherche et la production artisanale ainsi que sur la valorisation et la transmission des savoir-faire. Ils travaillent en collaboration avec des artisans et s'approvisionnent en matériaux locaux pour concevoir des objets intemporels de qualité. Chaque création s'inspire de l'histoire, de l'archéologie et de la géographie et traduit l'essence d'une région en une forme physique.

Garouste et Bonetti (Paris, 1980-2002) **(Mobilier, art de la table, décoration)**

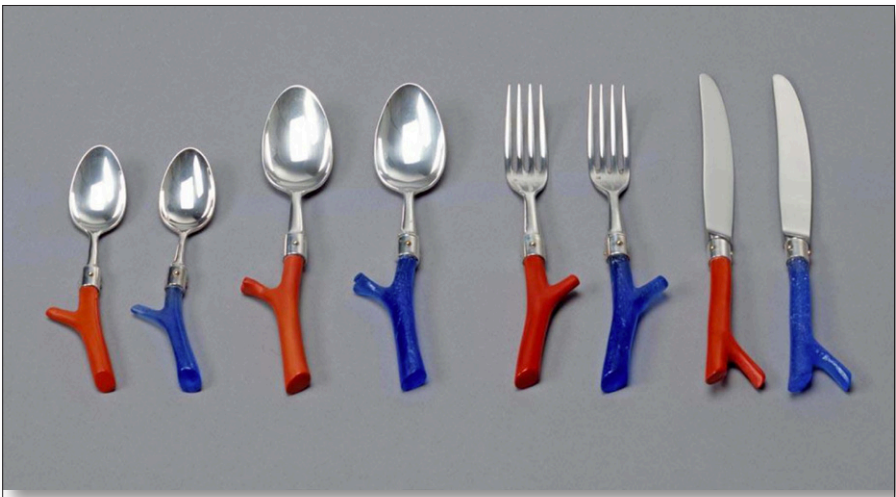
Décorateurs et designers français, le duo Elisabeth Garouste (1946) diplômée en architecture d'intérieur de l'Ecole Camondo de Paris et Mattia Bonetti (1952) formé à l'Ecole d'art appliqué à l'industrie de Lugano ont produit une œuvre commune entre 1980 et 2002. Ces créateurs emblématiques ont réalisé de nombreux projets d'aménagement intérieur et de création de mobilier et d'objets. En rupture avec la ligne lisse du design de l'époque, ils s'écartent du *high tech* et du minimalisme et tournent résolument le dos au fonctionnalisme et à la standardisation, au profit du primitivisme et de l'élégance du passé. Leurs conceptions surréalistes, baroques et théâtrales, utilisent une large diversité de matériaux. Leurs créations définissent un univers très personnel, qui abolit la frontière entre art décoratif et design, jetant les bases du design de collection, qui associe modernité et rareté au gré de pièces réalisées sur mesure.

Ci-contre :

Fabrica Team, *Dôme Hammer*, verre soufflé et marteau, 2022. (D.R. CID Grand Hornu)

Marwan Frikach, *Coseincorso, White Drago*, céramique, 2022. (D.R. Coseincorso)

Garouste et Bonetti, couverts *Trapani*, Daum, argent et verre, 1989. (D.R. CID Grand Hornu)



Damien Gernay (Bruxelles, 1975)

(Mobilier et objets)

Diplômé de l'Ecole Supérieure des Arts Saint-Luc de Tournai, Damien Gernay développe un travail de très expérimental, qui confine à l'alchimie, poussé par son désir de défier les frontières entre l'art et le design. Ses créations reflètent souvent une référence à la nature et se fondent sur le mystère et l'ambiguïté. Proche des considérations d'un peintre ou d'un sculpteur, l'impondérable joue un rôle déterminant dans sa pratique. L'erreur et les imprévus sont acceptés et assimilés, rendant chaque pièce unique avec sa propre histoire, ses complexités et ses paradoxes intimes. Il allie contrôle et spontanéité, mêlant le lisse au rugueux, jouant sur les matières et les textures qu'il sublime.

Goudji (Paris, 1941)

(Orfèvrerie)

Formé à la sculpture à l'Académie des Beaux-Arts de Tbilissi en Géorgie, Goudji est l'un des grands noms de l'orfèvrerie. L'artiste développe un travail basé sur des expérimentations personnelles mêlées à des techniques ancestrales : art du dinandier, de l'orfèvre, du joaillier, du lapidaire ou encore du chaudronnier. Son univers est peuplé d'un bestiaire fantastique stylisé et tisse des liens entre mythes inspirés de civilisations anciennes et monde contemporain. Ses œuvres, réalisées en pierres et métaux précieux sont toujours des pièces uniques façonnées à l'aide d'outils qu'il fabrique lui-même. Bijoux, arts décoratifs, objets liturgiques ou épées d'académiciens montrent la diversité de sa production. Fournisseur du Vatican, des cathédrales et des chefs d'état, ses oeuvres que les initiés appellent des "Goudji" sont rares et collectionnées dans le monde entier.

Davy Grosemans (Bruxelles, 1976) pour CasimirAteliers

(Mobilier, ébénisterie)

Après des études de designer à la faculté MAD de Genk, Davy Grosemans fonde 2001, *das ding* un studio de design destiné à la recherche et au développement d'objets industriels, fonctionnels et commerciaux. En 2022, il fonde *ÆTHER/MASS* pour publier des objets personnels, expérimentaux et innovants, qu'il décrit comme "des objets en quête de sens".

CasimirAteliers a été fondé en 1991 par le designer Casimir (1966), réputé pour son excellent savoir-faire en matière de mobilier en bois massif. Depuis 2017, CasimirAteliers partage également son expertise avec d'autres designers pour les aider à développer et construire des prototypes, des pièces uniques et de petites séries.

Ci-contre :

Damien Gernay, *Harvat Mirror*, verre fondu moulé, 2022. (D.R.)

Goudji, *Grand plat*, argent martelé, cristal de roche et pierres semi-précieuses, s.d. (D.R. J-M DP-CAM)

Davy Grosemans pour CasimirAteliers, *Parabole Chair*, chêne européen massif huilé, 2022

(D.R. Ph. Jean Van Cleemput)



Adeline Halot (Bruxelles)

(Tissage, création textile)

Diplômée en architecture d'intérieur de l'ESA Saint-Luc de Bruxelles et en design textile de La Cambre, Adeline Halot crée des œuvres textiles métalliques uniques. Ses pièces sculpturales, exécutées à la main, traduisent par le tissage des éléments naturels, minéraux et végétaux. La combinaison de fibres naturelles et de différents fils de métal provoque des jeux de lumière qui confèrent un effet dynamique, vibrant, presque vivant à ses créations. Adeline Halot apporte une nouvelle dimension à la pratique du tissage. Ses créations très précises bouleversent les codes et sont le résultat d'une expression instinctive qui organise la matière à la frontière entre l'art et le design.

Kaspar Hamacher (Raeren, 1981)

(Mobilier)

Menuisier-charpentier et diplômé de l'Académie *Beeldende Kunsten de Maastricht* (NL), Kaspar Hamacher prend la nature comme point de mire de son expression de sculpteur et de créateur de mobilier d'art. Influencé par une enfance passée dans un environnement sylvestre, son matériau de prédilection est le chêne qu'il coupe, taille, sculpte, brûle, cisèle, creuse, en un véritable corps à corps, repoussant sans cesse les limites de son expérimentation. Il développe un univers très personnel, tissant un lien étroit avec la matière qu'il sublime en pièces uniques fonctionnelles porteuses de significations fortes et d'un supplément d'âme insufflé par l'artiste. Son travail s'inscrit entre artisanat, arts plastiques et arts appliqués contemporains, s'attachant à préserver l'authenticité de la matière à chaque étape de son processus de conception.

David Huycke (Sint-Niklaas, 1967)

(Orfèvrerie)

Diplômé de l'Université de Hasselt et Sint-Lucas à Anvers, il enseigne à la *PXL-MAD School of Arts* de Hasselt et à la Faculté d'architecture et des arts de l'Université de Hasselt. David Huycke travaille dans une large variété de médias, mais est surtout connu pour son approche innovante du travail du métal, en particulier pour son application à la fois scientifique et alchimique de la granulation dans l'argenterie, qu'il utilise à la fois comme surface décorative et comme méthode de construction. L'artiste explore des thèmes cosmiques à la lisière de la figuration et de l'abstraction, recherchant l'essence poétique dans les phénomènes universels.

Ci-contre :

Adeline Halot, tissage, fils métalliques et fils divers, 2022. (D.R. J-M DP - CAM)

Kaspar Hamacher, Console, bois brûlé, 2022. (D.R. CID Grand Hornu)

David Huycke, *Cirkelrond 5*, plats, argent massif battu, 1997. (D.R. CID Grand Hornu)



Arthur Hoffner (Paris, 1990) **(Ferronnerie contemporaine)**

Passionné par la ferronnerie, Arthur Hoffner se forme à la Fondation Coubertin auprès de compagnons du devoir, à l'École Boulle et à l'École nationale supérieure de création industrielle de Paris. Sa pratique se situe à l'intersection entre l'artisanat, la sculpture et le design industriel. Inspiré par l'histoire des techniques et des formes qu'elles génèrent et qui révèlent le rapport de l'Homme au monde à travers le temps. Il établit des croisements entre techniques millénaires et émergentes, des mariages entre formes actuelles et artefacts de civilisations disparues. Ses travaux sur le thème de l'eau, s'évertuent à relier d'antiques mythologies aquatiques entre l'objet immémorial qu'est la fontaine et son équivalent contemporain.

JN Mellor Club (Paris, 2019) **(Mobilier, accessoires)**

JN Mellor Club est un studio de création et une marque d'objets et d'accessoires de luxe évoluant aux frontières de la mode, du design et de l'art, créée par Karine Arabian et Franck Blais.

Formée à *ESMOD* à Roubaix puis au Studio Berçot à Paris, Karine Arabian créatrice de chaussures et d'accessoires, fonde en 2000, après avoir travaillé pour de grandes marques, sa propre maison de maroquinerie de luxe. Après des études aux Beaux-Arts, Franck Blais travaille comme scénographe, graphiste et directeur artistique. *JN Mellor Club* privilégie la production locale et artisanale, la valorisation de matériaux précieux issus des stocks dormants des maisons de luxe.

Benjamin Jonas (1986) **(Mobilier, art de la table, décoration)**

Benjamin Jonas développe un travail du meuble, principalement des tabourets, qui peuvent également faire office de tables d'appoint ou d'étonnants sièges à bascule. Il revient à l'essence même de la forme avec une ligne très épurée. Il travaille principalement le bois : chêne, pin, gougé, noirci, fumé avec une formidable maîtrise des techniques artisanales.

Ci-contre :

Arthur Hoffner, *Fontaine au tube*, laiton poli, aluminium, éponge, marbre, 2019. (D.R.)

JN Mellor Club, *Tabouret Bijoux*, métal galvanisé, perles de verre et cristal, chaîne tissée de laiton, 2022. (D.R.)

Benjamin Jonas, *Tabouret*, bois, 2022. (D.R. de l'artiste)



Noro Khachatryan (1986)

(Mobilier)

Diplômé de la LUCA School of Arts Brussels, Noro Khachatryan fonde *Studiokhachatryan* en 2010, un studio de design qui se distingue par une esthétique de conception épurée et un souci du détail. La pratique de Noro s'étend des créations sculpturales à la conception architecturale, de l'architecture d'intérieur, aux éléments pour les espaces publics et résidentiels, mêlant l'artisanat traditionnel aux gestes analytiques et aux matériaux naturels. Bois, pierre naturelle, marbre, béton, son champ d'action est large et l'artiste aime explorer des processus de recherche variés. Il entend contrôler toutes les facettes de la conception à l'exécution de pièces uniques ou de séries limitées.

Gerard Kuypers (Mechelen, 1961)

(Mobilier)

Autodidacte, Gerard Kuypers, recherche les qualités essentielles de l'acier, de la pierre, du verre et du bois qu'il conjugue pour en exploiter les tensions et les équilibres qui se dégagent. Ses créations se nourrissent des synergies et des oppositions qui se tissent entre les différents matériaux et mettent en jeu la résistance contre le mouvement, la sévérité contre l'aspect organique, la sobriété contre la poésie. Le créateur procède par expérimentation, intuition, ingéniosité pour repousser les limites d'exploitation des matériaux, jouer avec la gravité et ainsi composer des pièces qui semblent défier la notion de pesanteur.

Atelier lachaert dhanis (Tielrode, 1990)

(Mobilier et objets)

Couple d'artistes, Sofie Lachaert et Luc d'Hanis, sont diplômés de l'Académie royale des Beaux-Arts et de l'Institut supérieur des Beaux-Arts d'Anvers. Alliant leurs talents, d'orfèvre pour Sofie et de peintre pour Luc ils ont créé l'*atelier lachaert dhanis*. Au fil du temps le duo a développé un langage symbiotique qui s'inscrit aux confins de l'art, du design et de l'installation. Donnant une nouvelle fonctionnalité, souvent chargée de symbolique, à des objets du quotidien, ils revendiquent, haut et fort, l'importance du savoir-faire artisanal dans leurs créations.

Ci-contre :

Noro Khachatryan, *HY. stool*, Wengé. (D.R. de l'artiste)

Gerard Kuypers, *White Cabinet*, métal, marbre Kolega, 2015. (D.R. de l'artiste)

Atelier lachaert dhanis, *Tempus edax rerum*, meuble multiple, bois, 2014. (D.R. CID Grand Hornu)



Roxane Lahidji (Paris, 1992) **(Mobilier et luminaires)**

Diplômée de la Haute école des arts du Rhin de Starsbourg et de la *Design Academy* d'Eindhoven, Roxane Lahidji s'attache à concilier production et durabilité en développant un processus de création très personnel respectueux de l'environnement et des valeurs humaines. Au départ de matériaux délaissés, recyclés ou bon marché, elle réalise des objets luxueux à partir de ressources brutes, renouvelables ou locales en détournant les méthodes *low-tech* et les techniques artisanales traditionnelles. Elle développe notamment une ligne de meubles à base de sel.

Isabelle Lenfant (Bruxelles) **(Joaillerie)**

Diplômée en stylisme de la Cambre Modes, Isabelle Lenfant mène une carrière dans le milieu de la mode. Quelques années plus tard, après une formation personnalisée chez un maître joaillier à l'abbaye de Maredsous, elle développe sa propre collection de bijoux. Des pièces qui puisent leur symbolique dans des objets du quotidien pour raconter une histoire que doivent s'approprier les personnes qui les portent. Mémoire, racines, passage du temps, blessure du passé, amour, partage, échange... Autant de mots-clés qui se déclinent à travers ses créations réalisées à la main, selon les plus pures techniques traditionnelles de création de bijoux.

Tomas Libertiny (Rotterdam, 1979) **(Créations en cire)**

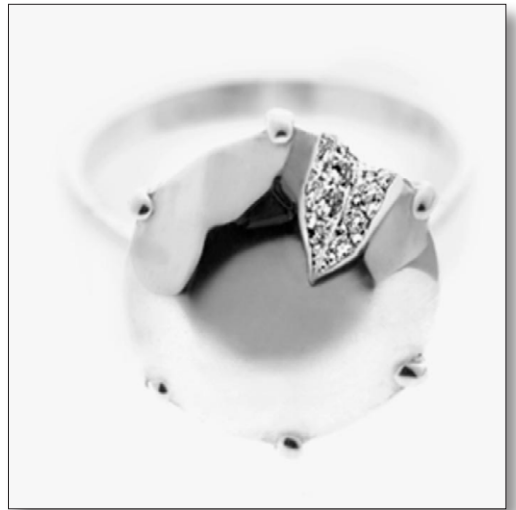
Diplômé de l'Université technique de Košice, de l'Université de *Washington Seattle* et de l'Académie des Beaux-Arts et du Design de Bratislava et de la *Design Academy Eindhoven*, l'artiste est fasciné par la beauté et l'intelligence de la nature qui est pour lui une source inépuisable d'inspiration. Il réalise, notamment, d'étonnantes compositions à base de cire d'abeille alvéolée.

Ci-contre :

Roxane Lahidji, *Marbled Salts*, table d'appoint, sel et résine, s.d. (D.R. de l'artiste)

Isabelle Lenfant, *L'éclat*, argent et diamants, s.d. (D.R. Julien Claessens)

Thomas Libertiny, *The Honeycomb Amphora I*, cire d'abeille naturelle, verre, bois, ruches recyclées, 2020. (D.R.)



Jules Lobgeois (Cinqueux, 1994)

(Mobilier)

Formé au design à l'École nationale supérieure des arts appliqués et des métiers d'art Olivier de Serres de Paris, puis au LAAB de Rennes, Jules Lobgeois se dirige d'abord vers la sculpture avant de développer des créations intégrant une certaine fonctionnalité. En 2018, l'artiste installe son atelier dans l'Oise où il réalise des pièces uniques associant le bois des forêts environnantes à l'acier, le cuivre et le laiton. Il crée des objets sculpturaux dont les matériaux, pensés comme des volumes de captation et de réfraction, révèlent l'ombre et la lumière. Sa manière de sculpter inclut une part de spontanéité, les formes se définissent dans un aller-retour permanent entre la matière et ses outils.

Alexandre Lowie (Gand, 1988)

(Mobilier)

Formé à l'Institut Saint-Luc de Tournai à la copie et à la restauration de mobilier ancien, Alexandre Lowie se définit comme un ensemblier-décorateur plutôt que comme un designer. Sa maîtrise et son amour des techniques anciennes traditionnelles transparaissent dans chacun de ses meubles, entièrement réalisés à la main. Pièces uniques ou petites séries, ses créations sont réalisées dans des matériaux luxueux, ils présentent une esthétique raffinée et une exécution impeccable. Le créateur entend repousser les limites de la fonctionnalité pour créer des meubles singuliers qui suscitent l'émotion.

Benoît Maire (Bordeaux, 1978)

(Mobilier)

Diplômé en philosophie de l'université de la Sorbonne-Paris et en art de l'École nationale supérieure d'art Villa Arson de Nice, Benoît Maire développe une approche qui allie ces deux univers dans une pratique artistique expérimentale qui tend à donner une forme sensible à des concepts théoriques. Il puise son inspiration dans l'histoire de l'art, la philosophie, la psychanalyse, les mathématiques ou la mythologie. Son expression est multiforme car le créateur s'exprime en tant que designer, performeur, sculpteur, photographe, écrivain et cinéaste.

Ci-contre :

Jules Lobgeois, *Duramen*, noyer fumé et ciré, plateau cuivre, 2023. (D.R. de l'artiste)

Alexandre Lowie, *Lady's desk*, ébène, houx, cuir bovin et d'iguane, loupe d'amboine, laiton chromé, étain, chêne, verre miroir, 2018. (D.R. de l'artiste)

Benoît Maire, *Chaise du Soir*, laque sur contreplaqué de bouleau, 2018. (D.R. Galerie Nathalie Obadia)



Maison Armand Jonckers (Bruxelles)

(Mobilier)

Un nom, deux générations, trois créateurs... Alexandra (1967) et Grégoire (1977) revisitent et mettent en valeur le travail de leur père, l'artiste sculpteur Armand Jonckers (1939), à travers de nouvelles créations aux frontières du design et de l'art. Attachés à la dimension expérimentale qui réinterprète des techniques développées il y a plusieurs décennies, ils apportent une nouvelle dynamique et insufflent leurs signatures distinctives tout en perpétuant les caractéristiques de la Maison Jonckers. Ils conçoivent des œuvres exclusives, alliant métaux raffinés, minéraux précieux, résines colorées et objets déformés, en un univers poétique en constant renouvellement.

Alexis Martial et Adrien Caillaudaud, AMCA OVAL, (Paris)

(Tapis, mode et objets)

Formé à l'Atelier Chardon Savard, Alexis Martial (1985) travaille d'abord pour de grandes maisons de couture avant de lancer sa propre marque *Amca Oval* avec Adrien Caillaudaud (1985).

Leur travail, inspiré de leur passion des codes des années 1970, met en avant créativité et artisanat. Conçue dans une logique totalement responsable, la marque propose du prêt-à-porter, des accessoires et des objets pour la maison en mettant l'accent sur les couleurs. Ils réalisent entre autres des tapis entièrement tissés à la main dans un mélange de fibres, laine et coton recyclé.

Hugo Meert (Bruxelles, 1964)

(Céramique)

Diplômé de l'école Sint-Lukas de Bruxelles, Hugo Meert enseigne à La Cambre à Bruxelles et à l'Académie de Charleroi.

Ses créations, situées à la jonction entre art et design, expriment tout autant sa grande maîtrise des techniques ancestrales du travail de la terre que ses nombreuses expérimentations. Son travail de la matière métamorphose des objets du quotidien pour composer un univers intrigant qui porte un regard interpellant et chargé d'humour sur le monde qui l'entoure.

Ci-contre :

Maison Armand Jonckers, *Mascaret Orichalque*, petite table en forme d'assise - bronze, résine, (s.d). (D.R.)

Amca Oval, *Amca Oval vibration rug sunscape*, tapis, fibres, laine et coton recyclés, 2022. (D.R. Amca Oval)

Hugo Meert, *Parfait Composé, Vlt tiles*, lampe, biscuit, 2005. (D.R. CID Grand Hornu)



Jonas Moëne (Bruxelles, 1992) **(Céramique)**

Le travail de Jonas Moëne est imprégné de différentes influences culturelles qui nourrissent ses recherches. Il questionne l'interaction entre les traditions de ses origines savoyardes, maghrébines et paysannes qu'il définit comme étant le fondement de sa démarche plastique. Le monde rural est un réservoir d'idées plastiques qu'il qualifie volontiers d'inépuisable. C'est précisément de la terre que naît sa création : l'artiste inscrit résolument la céramique dans la création contemporaine.

.RAD PRODUCT, Laurent Chabrier et Pauline Coudert (Bruxelles) **(Luminaire)**

Formé à l'Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts de Toulouse, Laurent Chabrier fonde en 2010 le bureau *.RAD PRODUCT*, une agence de design appliquée aux objets contemporains et à l'architecture.

L'équipe, composée d'architectes d'intérieur et de designers, aménage et transforme les espaces privés, publics et commerciaux. Elle veille, par la complémentarité des expertises, à atteindre un équilibre parfait mêlant esthétique, fonctionnalité et respect de la singularité de chaque espace. La lumière, les couleurs, les matières et le mobilier sont autant d'éléments pris en compte pour atteindre une harmonie et une ambiance qui vont au-delà des seuls aspects pratiques ou technologiques.

Ettore Sottsass (Milan, 1917-2007) **(Design)**

Architecte et designer italien Ettore Sottsass était l'un des créateurs emblématiques du XX^e siècle. L'artiste a travaillé avec les plus grands noms du design : George Nelson aux Etats Unis, *Poltronova*, *Olivetti*, *Superstudio*, *Archizoom Associati* en Italie. Il était l'un des fondateurs, en 1981, du *Groupe Memphis*. Architecture, aménagements intérieurs, mobilier, bijouteries, objets décoratifs, luminaires, design industriel, ... Ses réalisations touchaient de nombreuses disciplines.

Ci-contre :

Jonas Moëne, *Les Kakis de Monique*, vase, porcelaine, 2019. (D.R. de l'artiste)

RAD PRODUCT, *Miss Shellby*, polyamide stéréolithographié, 2012. (D.R. Laurent Chabrier)

Ettore Sottsass, *Vase Medusa*, verre soufflé opalescent, 1997. (D.R. CID Grand Hornu)



Antonio Spoto (Mont-sur-Marchienne, 1953) **(Céramique)**

Médecin anesthésiste spécialisé dans la gestion de la douleur, Antonio Spoto s'est formé en parallèle à la céramique d'abord à l'Académie de Charleroi, puis dans l'atelier du céramiste Antonio Lampecco à l'abbaye de Maredsous. Il travaille la terre au tour, utilisant la typologie tronconique ou hémisphérique du bol, variant le galbe et la taille. La particularité de son travail est de fermer ses bols d'une surface lenticulaire, créant une intériorité qui, parfois, se dévoile par le percement d'un orifice instaurant un dialogue entre vide intérieur et volume extérieur. Par des effets chromatiques vifs et contrastés l'artiste influence la perception des formes et des volumes. Son travail s'inscrit, dans une modernité absolue tout en puisant ses racines dans la pratique ancestrale et parfois instinctive de la poterie.

Ben Storms (Anvers, 1983) **(Mobilier)**

Formé à la sculpture et à la menuiserie, diplômé en histoire de l'art, Ben Storms étudie ensuite le design. L'artiste travaille des matériaux utilisés depuis des siècles dont ils repousse les limites par des techniques à la fois séculaires et ultramodernes. Créant des formes qui frôlent l'impossible, il déroute le spectateur l'incitant à porter un œil neuf sur les matériaux classiques qu'il transcende.

Studio Biskt (Bruxelles) **Céramique**

Charlotte Gigan (1989), céramiste et Martin Duchêne (1990), designer se rencontrent lors de leurs études à La Cambre à Bruxelles. En 2018, le tandem associe ses compétences et joue de ses complémentarités pour créer *Studio BISKI*. Leur travail, basé sur l'expérimentation, suscite l'apparition de nouvelles formes et de nouvelles fonctions, il s'inscrit à la croisée entre art et design, accordant une importance particulière au savoir-faire manuel. Leur inspiration se base davantage sur la poésie de la forme que la cohérence de l'usage. Ils produisent des pièces uniques dans la technique de l'extrusion de terre, processus emprunté à l'industrie qu'ils revisitent de manière artisanale.

Ci-contre :

Antonio Spoto, céramique double parois, ca 2022. (D.R. D. Bastin)

Ben Storms, *In Vein Aliga Antigua*, table et miroir, cuir de fonte patiné, 2015. (D.R. CID Grand Hornu)

Studio Biskt, *Saksi*, Vase, grès rouge extrudé, 2020. (D.R. de l'artiste)



Studio KRJST (Bruxelles, 2012)

(Tapisserie)

Erika Schillebeeckx (KR) & Justine de Moriamé (JST), toutes deux diplômées de La Cambre, créent studio KRJST en 2015. Leurs créations textiles transcrivent, par des fils tissés, l'expression de leur imaginaire qu'il soit poétique ou tourmenté. Leur travail est le reflet des préoccupations de leur époque tout en puisant ses racines dans l'expression d'une technique ancestrale. Les deux artistes allient méthodes de travail traditionnelles et expérimentations contemporaines.

Jólan van der Wiel (Amsterdam)

(Mobilier)

Diplômé de la *Gerrit Rietveld Academie* en 2011, Jólan van der Wiel est un designer et créateur intuitif qui mène des expérimentations dans des registres très variés aboutissant à la définition de concepts originaux et d'outils novateurs. Passionné par les phénomènes naturels et scientifiques, il développe des formes inhabituelles dans des matériaux inattendus. Il a notamment travaillé sur les propriétés magnétiques des aimants pour réaliser des objets influencés par la gravité. Van der Wiel travaille en collaboration avec des architectes, des chercheurs, des créateurs de mode, des marques et des institutions.

Daniel von Weinberger (Anvers, 1950)

(Joallerie)

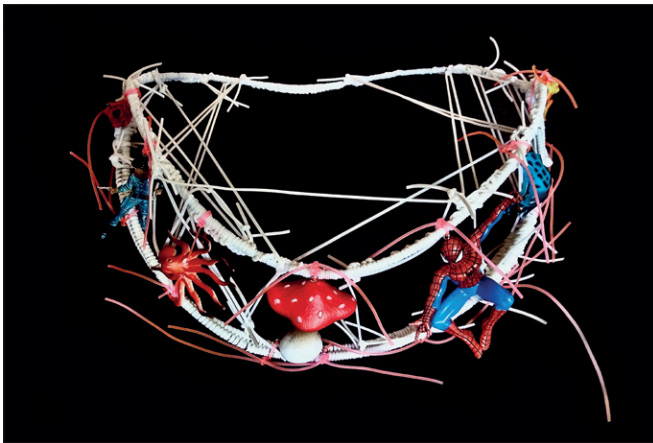
Orfèvre diplômé de l'Académie d'Anvers (B), Daniel von Weinberger est passionné par les bijoux, mais aussi pour le théâtre, la mode, la sculpture... et le recyclage. Se servant des objets les plus divers qu'il récupère et collectionne, le créateur produit principalement des colliers de grande taille dans des matériaux inhabituels. Il compose des univers colorés et fantaisistes qui, par-delà l'esthétique, invitent à s'interroger sur l'essentiel. von Weinberger crée également des costumes et des décors pour les théâtres. Travaillant aujourd'hui à New-York, son oeuvre est collectionnée dans le monde entier.

Ci-contre :

Studio KRJST, *Rossi*, tapisserie, 2021. (D.R. Sébastien Delahaye)

Jólan van der Wiel, *Gravity Stool Gravity Stool*, Tabouret, limaille de fer, plastic, 2015. (D.R. CID Grand Hornu)

Ben Storms, *Spiderman*, collier, métal, fils de scoubidou, figurines, s.d. (D.R. J-M DP - CAM)



Le Centre Albert Marinus et Le Musée de Woluwe remercient les artistes et nos partenaires sans lesquels cette exposition n'aurait pu avoir lieu :

Le Centre d'innovation et de design au Grand-Hornu, Atelier Jaspers, la Commune de Woluwe-Saint-Lambert, la Région Bruxelles-Capitale, la Province de Hainaut, le BPS 22, Eeckman Art & Insurance, Collectors Gallery, Aencrage, la Galerie Nathalie Obadia, les services techniques et le service de la culture de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert.

Sandra Amboldi, Wendy Andreu, Fabrice Ausset, Pascal Blommaert, Robin Berrewaerts, Natalia Brilli, Adrien Caillaudaud, Ilona Chale, Pierre Chale, Georges Cuyvers, Philippe d'Arschot, Betty de Stefano, Jean-François Declercq, Hélène Del Marmol, Christophe Dosogne, Bernard François, Daniel Frankignoul, Adeline Halot, Jean Paul Heerbrant, Eric Hemeleers, Diane Hennebert, David Huycke, JN Mellor Club, Annabelle Janssens, Benjamin Jonas, Maison Armand Jonckers, Noro Kachatryan, Roxane Lahidji, Isabelle Lenfant, Thomas Libertiny, Atelier Lachaert & Dhanis, Jules Lobgeois, Alexandre Lowie, Xavier Lust, Benoît Maire, Alexis Martial, Jonas Moëne, Marie Pok, Rigards, Antonio Spoto, Ben Storms, Studio BISKI, Studio KRJST, Jean-François Van Assche, Viviane Vandeninden, Daniel von Weinberger, Thibault Wolvesperges.



Devenez membre du Centre Albert Marinus

Le Centre Albert Marinus organise des visites guidées, des conférences, des expositions... Soutenez-nous en devenant membre pour bénéficier de tarifs préférentiels sur toutes nos activités et recevoir notre revue trimestrielle.

COTISATION

Membre adhérent

Habitant la commune de Woluwe-Saint-Lambert : 10 Euros (13 Euros pour un ménage)

Habitant des autres communes : 12 Euros (15 Euros pour un ménage)

Membre de soutien

A partir de 25 Euros

ABONNEMENT

Vous souhaitez uniquement recevoir notre revue, abonnez-vous!

Pour 4 numéros par an du *Feuillet*, envoyés par voie postale : 6 Euros

L'envoi de la version numérique du *Feuillet* par courriel est gratuit :

communiqués nous votre adresse courriel : centremarinus@woluwe1200.be

Les paiements sont à effectuer sur le compte de l'asbl Centre Albert Marinus :

ATTENTION NOUVEAU NUMERO DE COMPTE N° BE89 0910 2272 3085

accompagnés de la communication adéquate.

Notre association et son centre de documentation sont à votre disposition du mercredi au vendredi de 9h à 17h sur rendez-vous, n'hésitez pas à nous contacter.

Centre Albert Marinus a.s.b.l.

Rue de la Charrette, 40 - 1200 Bruxelles

T : 02-762-62-11/14

Courriel : centremarinus@woluwe1200.be

Ce trimestriel est édité avec le soutien de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert, de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale (Francophones Bruxelles).

Editeur responsable : Olivier Maingain

(40 rue de la Charrette - 1200 Woluwe-Saint-Lambert).

